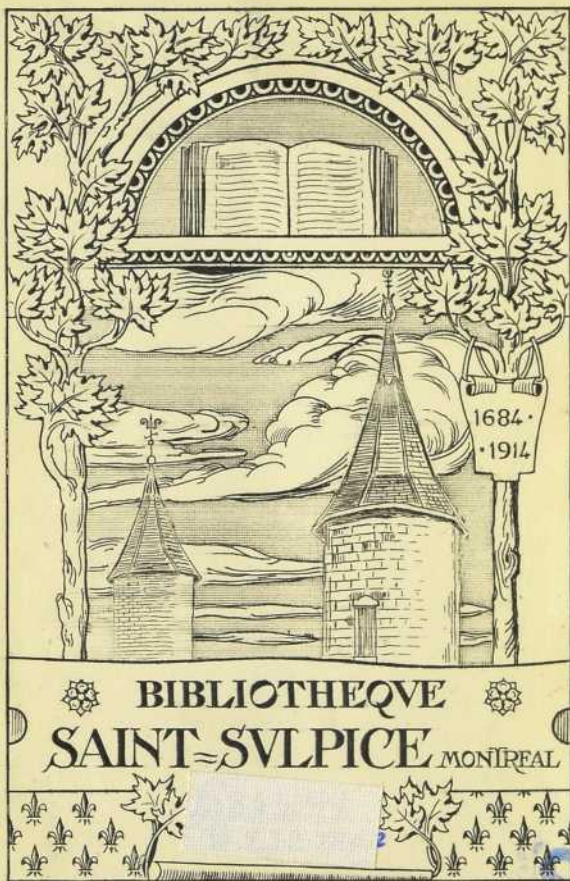
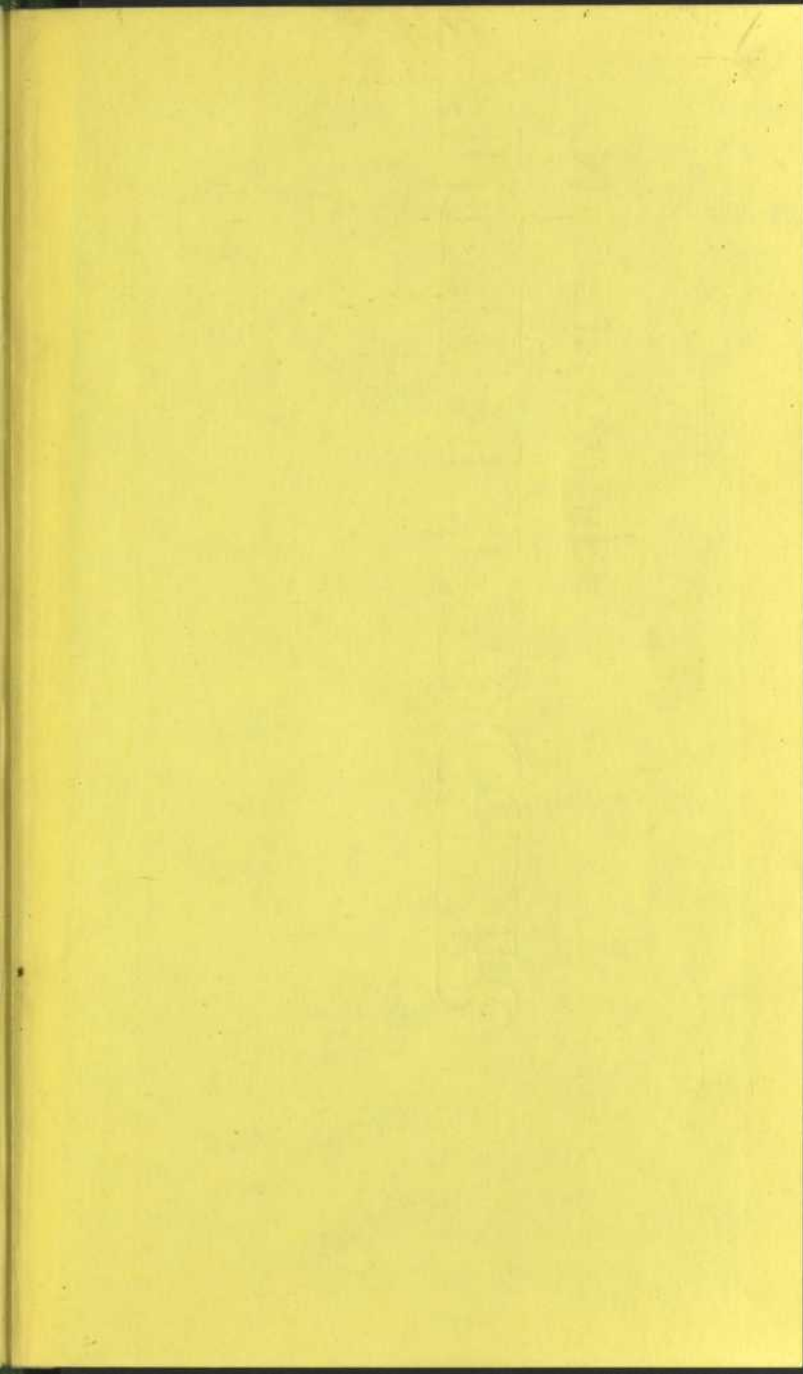


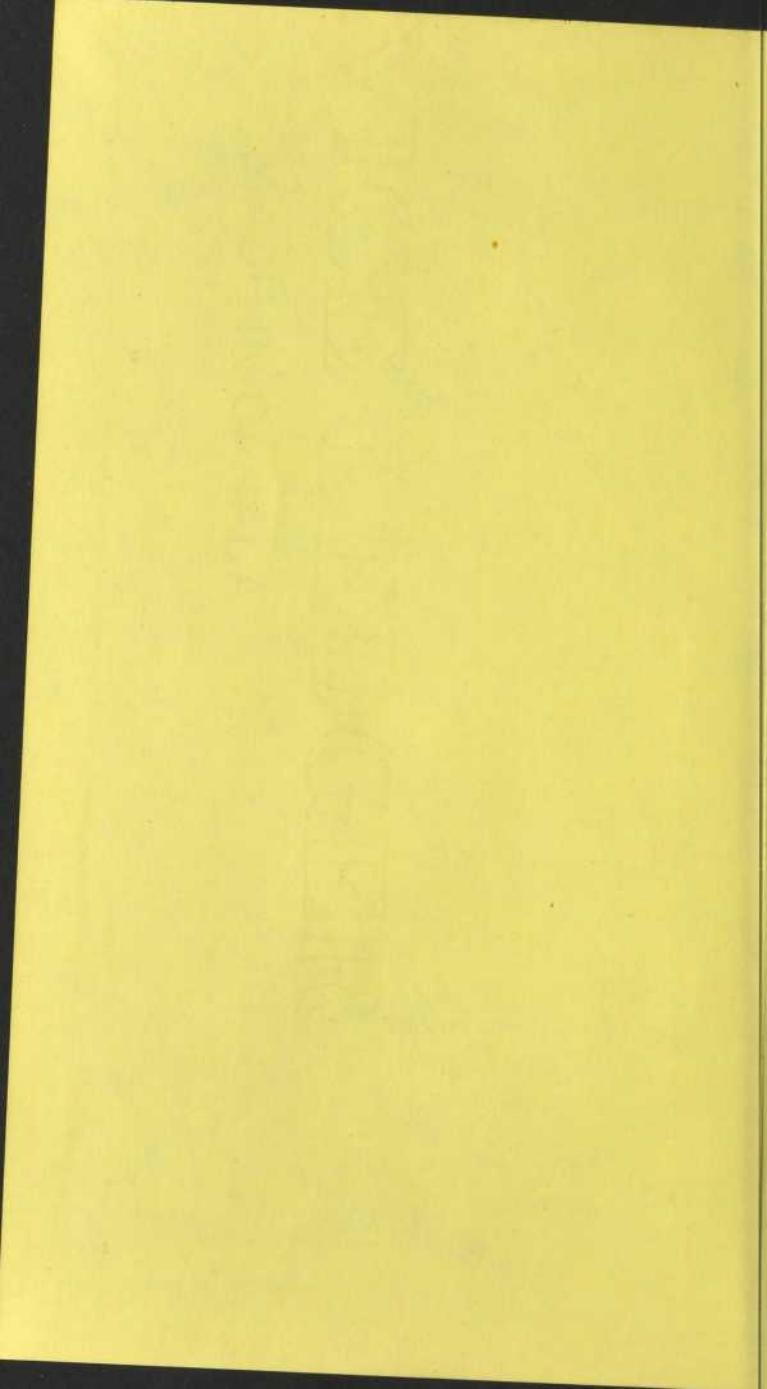


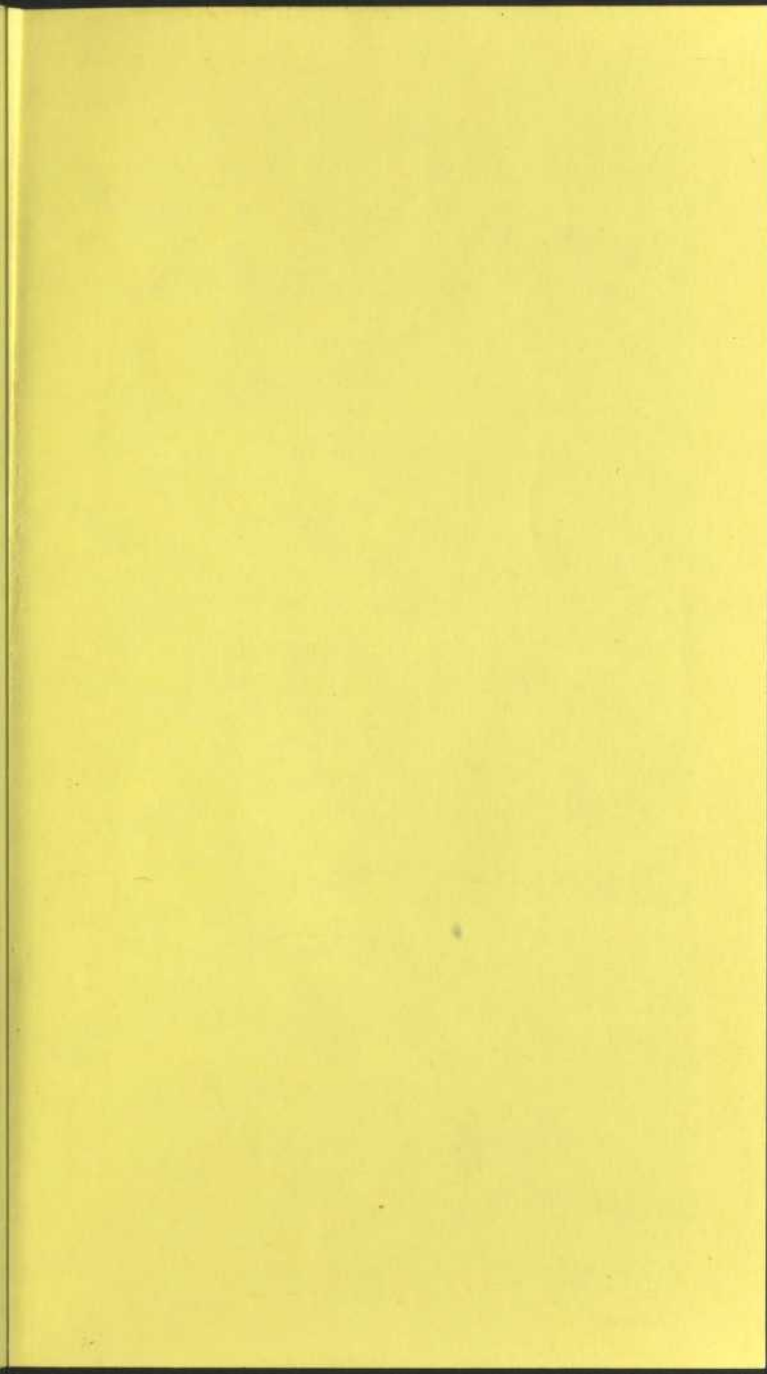
209714
m

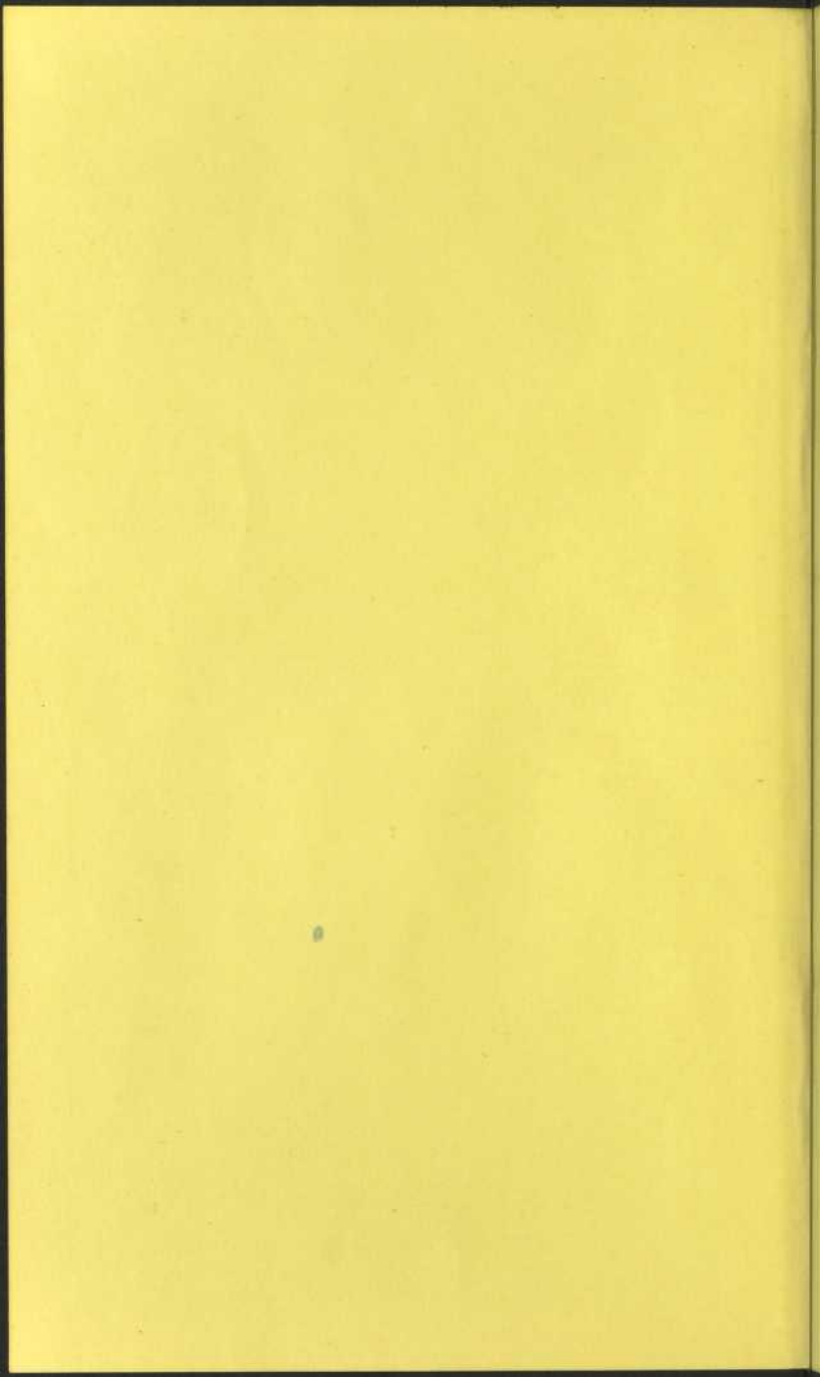
VIANNEY BÉLANGER
Relieur

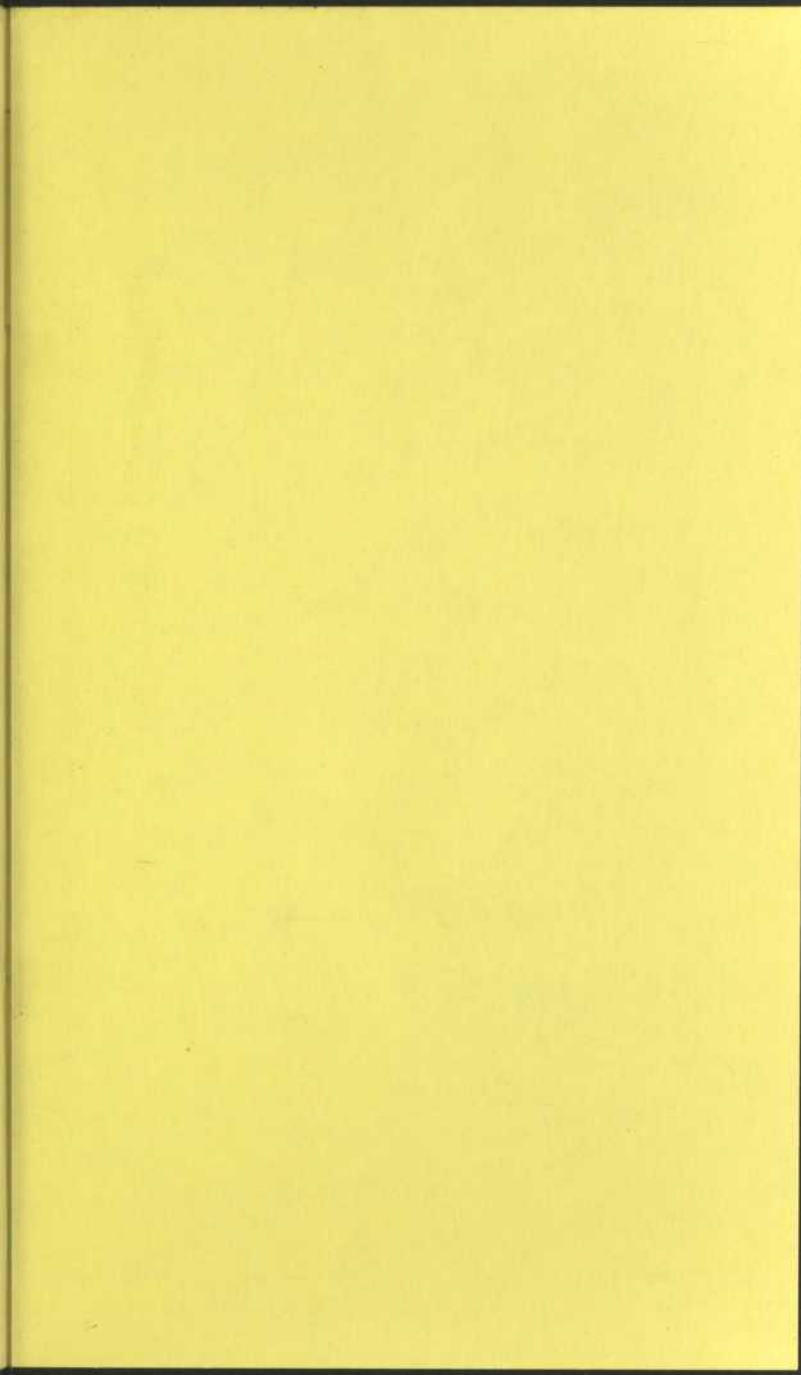


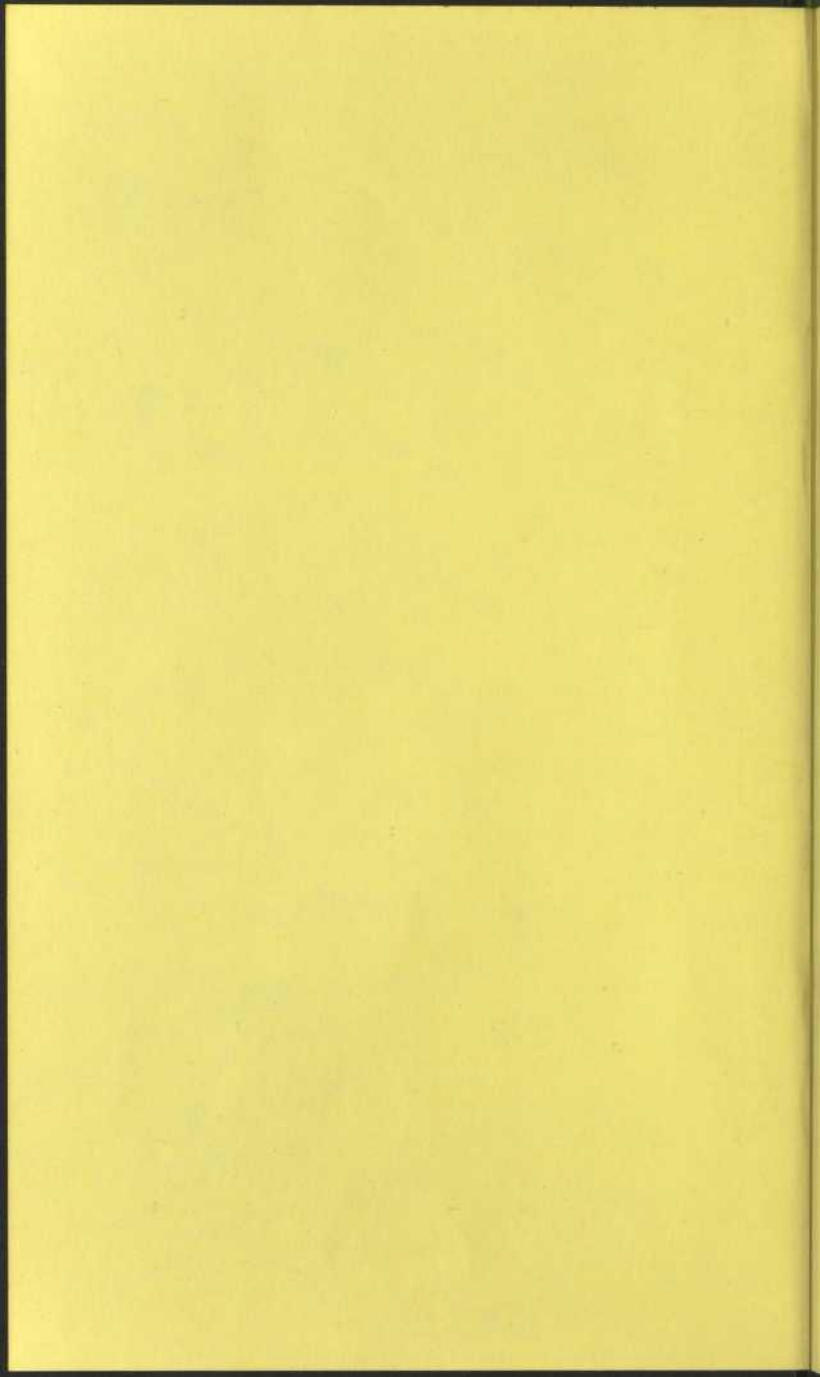




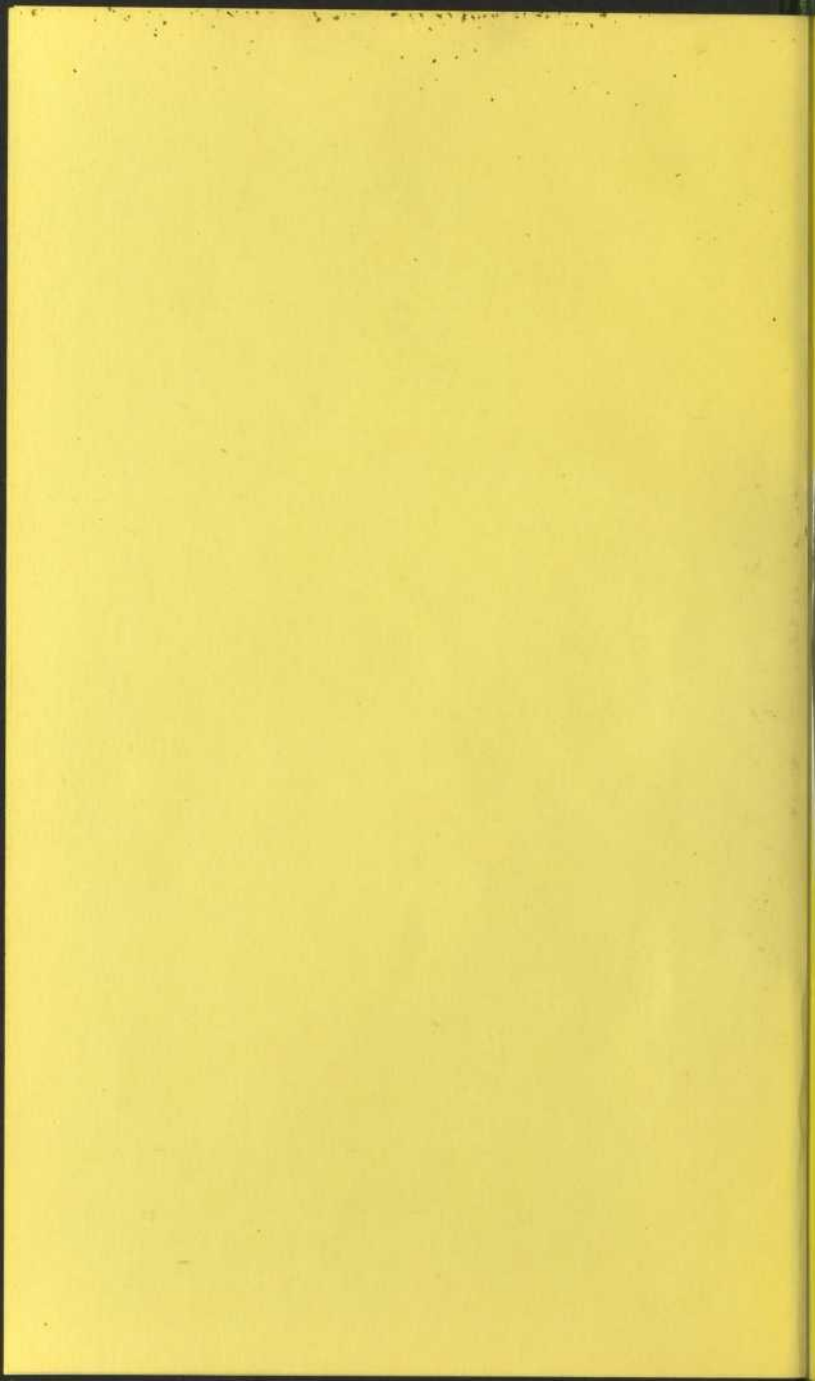












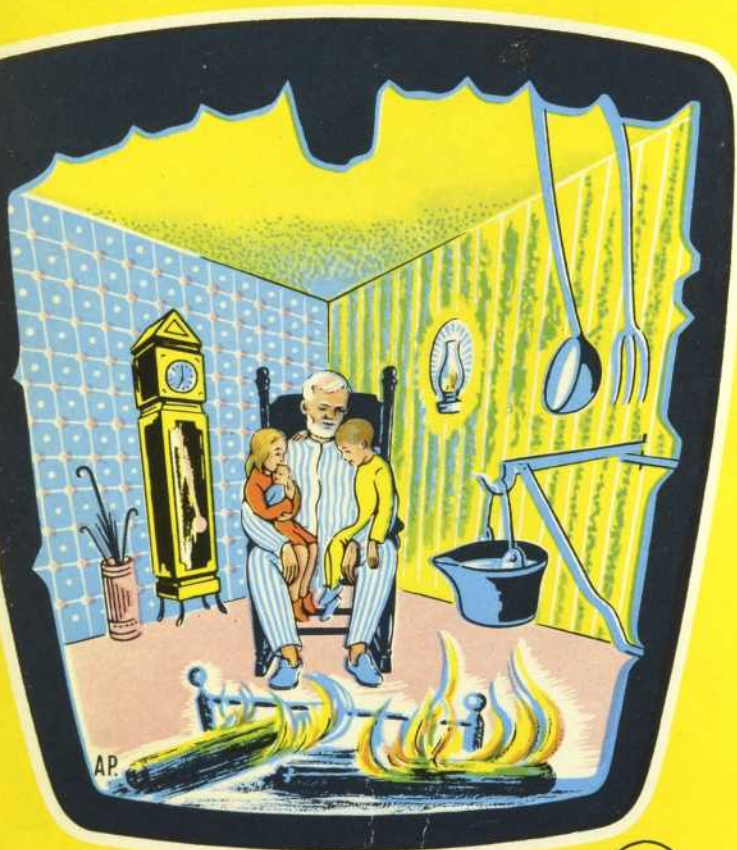
Les Contes du
Grand-Père Sept-Heures

90e MILLE

LE MONSTRE VAIR

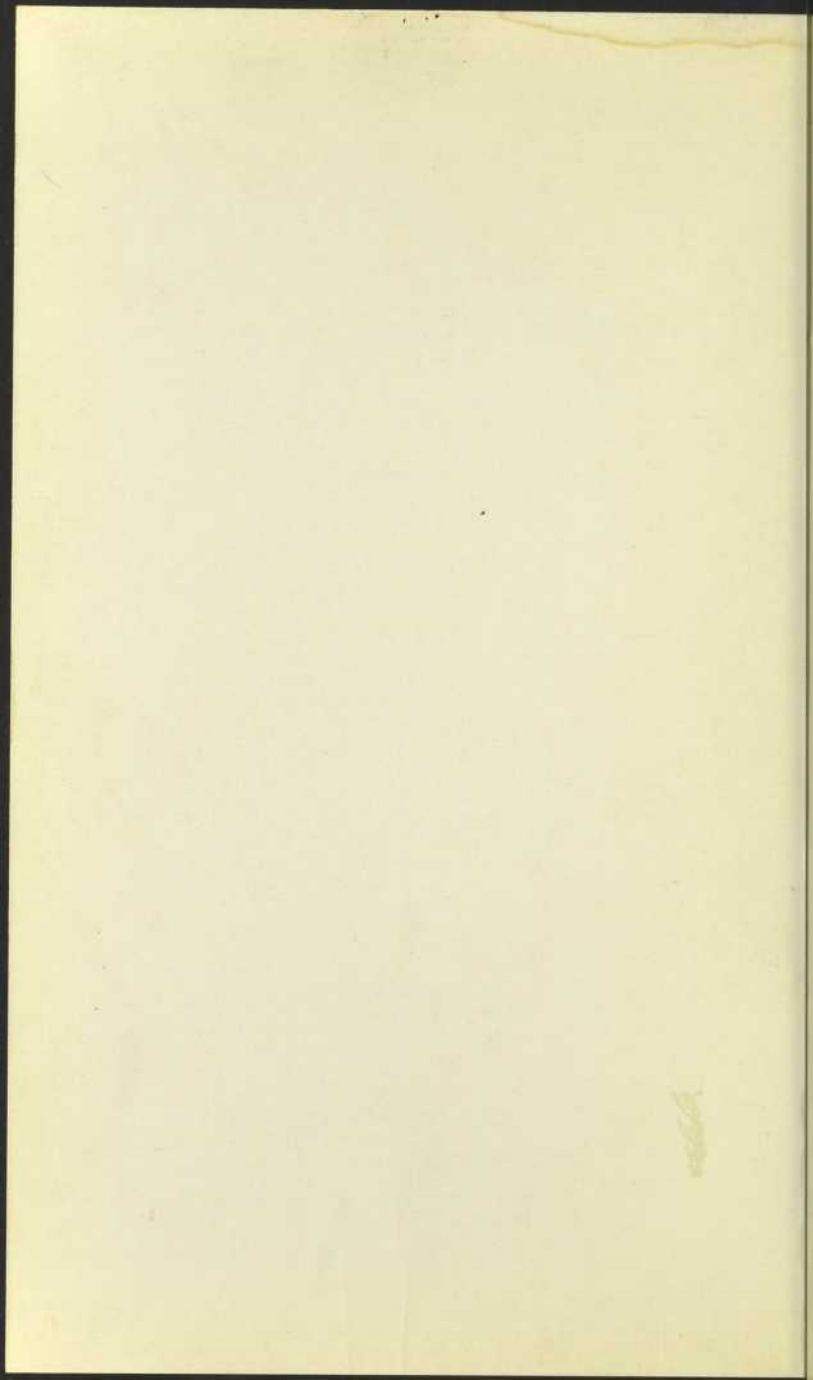
MARIUS BARBEAU

Illustrations d'ARTHUR PRICE



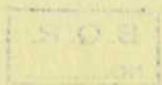
CHANTECLER

12



LE MONSTRE VAIR

BIBLIOTHÈQUE
SANT-SULPICE



À M^{re} FÉLIX-ANTOINE SAVARD

Poète et ami

310010198
309112-111A2

PZ

24.1

B3Mo

FS

B. Q. R.
NO. 2753

LE MONSTRE VAIR



Tout le royaume était plongé dans la consternation par la nouvelle de deux crimes affreux qui avaient été commis: le premier, le vol du plus précieux joyau de la couronne royale; le second, pire encore, l'enlèvement de la jeune princesse héritière du royaume. Cet enlèvement restait mystérieux; personne ne pouvait se faire une idée comment il était arrivé. Il est vrai qu'on avait rapporté que la fée Pétrouillasse avait été entrevue à son passage. Mais personne n'en pouvait jurer. Toutefois, on finit par le croire, parce que son apparition dans le royaume était toujours suivie de quelque malheur. Le roi lui-même s'était mis en campagne avec des gendarmes. Une poignée de ces derniers avait poussé une pointe jusqu'au-delà du grand fleuve. Dans ce fleuve était une île réputée satanique. Ces gendarmes en étaient revenus épouvantés. Ils avaient entendu des rugissements

et des ricanements sinistres, sans en découvrir la cause.

Or il advint que le roi, s'en revenant fourbu au château après de vaines recherches, arrêta à une chaumière où venait de naître un enfant, un petit garçon. Quelque préoccupé de son propre malheur, il se rendit compte du dénuement de ces pauvres gens. Il s'intéressa à leur sort et s'offrit comme parrain du nouveau-né, qu'il nomma Tit-Jean. On l'accepta avec gratitude. Il écrivit un petit billet dans lequel il exigeait de la mère une promesse formelle. C'est que, sitôt que l'enfant aurait dix-huit ans, elle lui confierait ce billet et l'enverrait au château. Le roi n'avait pas été le seul visiteur à cette chaumière. La bonne petite fée Fleurine, elle aussi passant par là, était entrée dans la chaumière. Ayant appris la volonté du roi, elle écrivit un autre petit billet. Ce billet était secret. La mère ne devait le lire et le livrer à Tit-Jean qu'au moment où il partirait pour se rendre au château.

Les années s'écoulaient vite dans les contes. Voilà Tit-Jean grandi, à l'âge de dix-huit ans. Sa mère l'appelle et lui remet les

billets du roi et de la jeune fée. Le billet du roi se lisait ainsi :

« En mémoire de la disparition de la princesse ma fille, j'ordonne que Tit-Jean, à dix-huit ans, se rende à mon château. Après avoir reçu une bonne éducation, il fera partie de la famille royale. »

Le billet de la fée Fleurine recommandait la prudence à son jeune protégé. Il devait atteindre les plus grands honneurs, mais à condition de ne pas s'arrêter au cours de sa route. Il ne lui fallait pas cheminer avec trois sortes de gens : les boîteux, les borgnes et les teigneux.

Le jour arrivé, après de touchants adieux, Tit-Jean quitte ses parents, se met en route vers sa nouvelle destinée.

Il y a trois chemins pour se rendre au château du roi. Tit-Jean prend le premier à droite. C'est le plus court. Peu après son départ, à l'entrée d'un petit bois, il voit un homme qui, le long du chemin, se lève de sur un corps d'arbre couché. Cet homme le regarde en souriant et dit :

— Bonjour jeune homme ! Voulez-vous me dire où vous allez ?

— Oui ! je me rends au château du roi.

— Alors faisons route à deux. Moi aussi je vais du même côté.

En partant, Tit-Jean s'aperçoit que son compagnon de route cloche d'une jambe. Il se rappelle aussitôt une des recommandations de la fée — de ne pas acheminer avec un boîteux. Il s'arrête donc et dit :

— Pardonnez, mon ami ! Je m'aperçois que j'ai oublié ma carte sur un meuble chez moi. Je dois m'en servir pour entrer au château. Il me faut retourner la chercher. Attendez-moi ici, je ne tarderai pas à revenir.

Tit-Jean quitte le boîteux à brûle-pourpoint et fait un détour, pour prendre le sentier du centre. Peu de temps après, en suivant ce deuxième chemin, Tit-Jean aperçoit un cheminot qui ralentit le pas pour l'attendre. Arrivant à lui, l'autre se retourne et lui demande où il va. Tit-Jean lui fait la même réponse qu'au premier. Ça tuait l'ennui que d'avoir un compagnon de route. Tout en causant, Tit-Jean tout à coup s'aperçoit que cet homme est loucheux. Se rappelant la recommandation de la fée Fleurine, il dit :

— Pardonnez, mon ami ! Je vois que j'ai oublié chez nous la carte qui doit m'intro-

duire au château. Il me faut retourner la chercher. Attendez ici, ce ne sera pas long.

Tit-Jean fait comme pour le premier. Il prend un détour et tombe sur le troisième sentier, celui de gauche, de beaucoup le plus long que les premiers. Après avoir marché longtemps, il voit devant lui un jeune homme qui modère le pas pour l'attendre. Comme les deux autres cheminots, ce dernier lui demande où il se rend de ce pas. Et ils font quelque temps route ensemble, jasant de choses et d'autres. Comme ils arrivent tous deux en vue du château, le vent s'élève et se fait de plus en plus violent. Tout à coup une rafale enlève le chapeau de l'étranger. C'est un teigneux. Tit-Jean en est saisi de frayeur. Il veut presser le pas, fuir. Mais le teigneux le saisit à la gorge et tire de sa chemise un long poignard, disant :

— Donne-moi ta carte de présentation au château. C'est moi qui vais te remplacer auprès du roi. Quand j'y serai installé, tu viendras t'engager comme jardinier. Écoute-moi bien : si tu me trahis, si tu declares un mot de ce que je viens de te commander, ta vie y passera !

Le teigneux se présente seul au château, où il ne manque pas de faire une mauvaise impression. Mais on l'admet volontiers, parce que le roi a donné sa parole, et un roi n'a qu'une parole. Cependant, la petite fée Fleurine est au fait de la mésaventure de Tit-Jean, son protégé. Elle vient le rejoindre sur la route et lui dit :

— Tit-Jean, tu vois que j'avais raison. Tu as fui à première vue le boiteux et le loucheux. Mais pour avoir cheminé quelque temps avec le teigneux, il t'est arrivé du malheur. Ces cheminots qui foisonnent sur les chemins en tout sens sont des agents de la fée Pétrouillasse et de son patron le Monstre Vair, gardien et protecteur des vilénies de l'esprit. Dans les traverses qui t'attendent, sois toujours bon et, patience ! tu seras tôt ou tard récompensé.

Après avoir donné ces conseils, Fleurine s'en va comme elle est venue. Et il se rend au château où on l'engagea comme jardinier.

En peu de temps le jeune jardinier, qui a été élevé pauvrement à cultiver la terre, n'a pas de peine à changer l'apparence du jardin. Le roi, qui montre de plus en plus

d'aversion pour le teigneux, par contre témoignage de l'intérêt pour Tit-Jean, à mesure que les jardins s'embellissent et deviennent plus attrayants. Le teigneux en ressent de la haine et projette de ruiner Tit-Jean dans l'estime du roi.

Un jour le teigneux se rend auprès du roi et dit :

— Sire le roi ! le jardinier s'est vanté de pouvoir retrouver le joyau de votre couronne, que vous avez perdu, et aussi la princesse votre fille, qui vous fut enlevée il y a dix-huit ans passés.

Le roi, piqué au vif, fait venir Tit-Jean et lui dit :

— Jardinier, tu t'es vanté hier de pouvoir retrouver le joyau de ma couronne et me ramener ma fille la princesse. Eh bien ! Tu as trois jours à toi pour t'appareiller et partir. Il te faut exécuter ta vantardise. Si tu y manques, ce temps écoulé, tu seras pendu devant la porte du château.

— Sire mon roi, répond Tit-Jean, si je l'ai dit, je l'exécuterai. Votre désir sera accompli, au risque même de ma vie.

Le lendemain matin, Tit-Jean au jardin est songeur, il se croit perdu. Mais la petite

fée arrive à lui en un rain [rumb]-de-vent et dit :

— Tit-Jean, je sais ton inquiétude. Fais-toi appareiller un bâtiment. Qu'il soit chargé de bestiaux ! Puis gouverne-le vers l'île satanique, dans le grand fleuve. Rendu là, débarque ! Le Monstre Vair, gardien de l'île qui est le refuge de la fée Pétrouillasse, viendra à toi en fureur. Prends ce petit flacon d'eau-de-vie. Il contient de la liqueur d'endormitoire. Si tu trouves le moyen d'en faire boire au Monstre Vair, la partie pour toi sera gagnée. Mais si tu y manques, quelle pitié ! Personne jusqu'à aujourd'hui n'est jamais revenu de ce domaine ensorcelé, terre de malédiction.

Tit-Jean fait ses préparatifs tels que la fée Fleurine les lui a recommandés, bien résolu de gagner la partie ou de mourir. Au bout de trois jours, il part avec un bâtiment amplement muni de provisions et, en plus, trois petits tonneaux de boisson. Il se dirige vers l'île mystérieuse et macabre et, après avoir navigué quelques jours, il y arrive sans traverses. Il y débarque avec quelques têtes de bétail et apporte sur lui sa bouteille d'endormitoire. Il commande à son

équipage de l'attendre, puis il pénètre à l'intérieur de l'île. Il n'a pas marché longtemps qu'un rugissement éclate et il est saisi de terreur. Ce rugissement est si affreux que toute l'île en tremble de fond en comble. Il voit soudain apparaître le Monstre Vair qui est d'autant plus redoutable que sa forme est hideuse, repoussante.

— Ah, petit ver de terre ! hurle-t-il. Tu as osé venir m'affronter jusque dans mon île. Malheur à toi, tu vas périr !

Tit-Jean, têt remis de sa première frayeur, prend son flacon d'endormitoire et fait semblant d'en boire une gorgée. Et là il se met à chanter à gorge déployée. Le Monstre Vair, pris par surprise à ce manège, s'arrête et dit :

— Tu es bien joyeux, Tit-Jean ! Qu'est-ce qui te rend si insouciant devant ta fin dernière ? tu n'as plus que quelques instants à vivre !

— Monsieur le maître de ces lieux, je vais vous le dire, si vous voulez le savoir. Je suis orphelin et je viens de perdre ma fiancée. C'est pourquoi j'ai résolu de mourir. Aussi bien finir ici mes jours ! Une dernière fois, je bois de cette bonne liqueur.

Elle est forte. Elle va m'étourdir au moment du coup fatal. Voici, voilà, ah ah ah !

Tit-Jean fait encore semblant de boire, en ricanant :

— Voulez-vous prendre un coup avec moi, avant de me renifler ?

— Amène, Tit-Jean ! Moi aussi j'en veux !

Le monstre saisit le flacon et en avale une gorgée. Il la trouve bonne ; ça lui réchauffe la dalle. Il en devient tout joyeux.

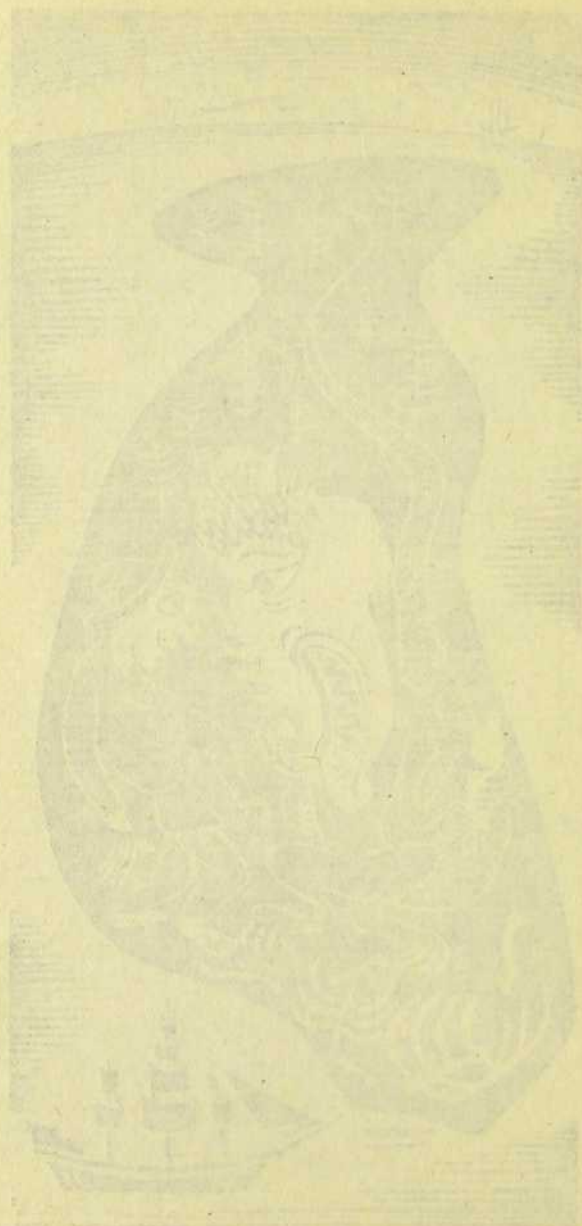
— Vrai, Tit-Jean, ta boisson est sans pareille. En as-tu encore ?

— Oui, tenez monsieur le maître ! Buvez tout le reste et, pour vous gonfler l'estomac, voici quelques têtes de bétail. Quand je serai mort, vous vous emparerez du petit bâtiment là-bas. Vous y trouverez deux pleins tonneaux de cette enivrante liqueur et un troupeau de bestiaux. Jamais vous n'en rirez tant !

— Tit-Jean, tu es bon garçon. Laisse-moi boire le reste de ce flacon. Après, nous irons tous les deux chercher les pleins tonneaux.

Le Monstre Vair boit le reste de l'eau d'endormitoire et se sent gagné d'un pro-





fond sommeil. Il s'affaisse sur le sol, paralysé. Tit-Jean s'élançe aussitôt dans la direction d'où le monstre a apparu. Rendu à l'entrée d'une grotte rocailleuse, il y pénètre à grands pas. Là, c'est comme un château. Dans une demi-obscurité, il traverse plusieurs chambres. Dans la dernière, luit un objet brillant. Il s'approche. C'est un riche bijou, sans doute le précieux joyau de la couronne. A l'extérieur de la caverne, des gémissements et des pas se rapprochent. Tit-Jean se hâte de sortir. La vieille fée Pétrouillasse s'en vient en geignant sous le fardeau de l'âge et de l'infirmité. Elle est toute grimaçante de laideur. Son visage reflète comme en un miroir vivant tous les vices et toute la haine qu'elle n'a jamais pu complètement assouvir. Comme elle arrive à Tit-Jean, elle lui tend ses bras décharnés. C'est pour le saisir et l'étrangler dans un dernier effort de rage. Vif comme l'éclair, Tit-Jean recule et, dégainant son épée, lui transperce d'un coup la poitrine. Elle s'affaisse en rendant le sang et l'écume, dans le râlement de toute une vie vouée aux maléfices.

Tit-Jean se tourne dans la direction d'où

est venue la sorcière et il arrive à une autre grotte. Il y entre hardiment et, après avoir parcouru quelques pièces obscures, il pénètre dans une chambre lumineuse. Là il aperçoit une jeune fille, la princesse captive. Elle est couchée sur un grabat et enchaînée à sa couche. La princesse semble épouvantée à son approche. Il la rassure, détache ses liens et la persuade de le suivre, de fuir avec lui hors de cette prison de souffrances perpétuelles. Fuyant tous deux, ils passent tout près de la vieille fée Pétrouillasse, qui n'est plus qu'une loque repoussante. Des corbeaux en croassant la déchiquettent déjà jusqu'aux os. Comme Tit-Jean et la princesse délivrée arrivent devant le Monstre Vair, la jeune fille frissonne, saisie d'épouvante. Son libérateur la rassure, mais il s'aperçoit que la bête commence à remuer. Il fonce sur elle avec son sabre et lui perce le cœur de bord en bord. Elle se raidit en lançant un rugissement terrible, son dernier.

Les deux fuyards arrivent enfin au bâtiment, où l'équipage est dans l'attente. On emménage une jolie cabine à la jeune délivrée et on met à la voile pour le retour au château.

Le roi et la reine, au château, ne peuvent croire leurs yeux. C'est un tel bonheur de revoir leur enfant, la princesse, depuis si longtemps perdue. Elle est belle à ravir. Et ils lui font raconter toute l'histoire de sa captivité — comment la fée Pétrouillasse entretenait toute une troupe de boiteux, de loucheux, de teigneux et d'autres êtres rapaces pour commettre à son profit des vols et des dégradations. Il faut dire que ces pouilleux attroupés autour d'elle, sur ses vieux jours, l'avaient fait souffrir horriblement par toutes sortes de menaces. Ils lui rappelaient à plaisir sa vie haïneuse et lui prédisaient sa fin méprisable. Les corbeaux, juchés aux alentours, attendaient déjà sa dépouille.

Le lendemain de son retour au château, la jeune princesse aperçoit le teigneux qui erre en furetant dans les passages où il n'avait pas d'affaires. Elle en reconnaît tout de suite l'engeance. Il est un survivant de la troupe de Pétrouillasse. Elle va aussitôt le dénoncer au roi, pour qu'on lui fasse justice sur le champ. Le roi, pris d'une violente indignation, le fait emprisonner, pour qu'il comparaisse à la cour du tribunal. Tit-

Jean, assigné comme témoin, est enfin à l'abri des menaces du vilain. Il déclare ouvertement au roi comment le teigneux s'y est pris pour lui ravir sa place au château. Le roi, mieux averti maintenant, dépêche de nombreux gendarmes et leur fait parcourir en tous sens les routes du royaume. Il ordonne l'arrêt de tous les loucheux, des boiteux, des teigneux et des autres bandits au service de Pétrouillasse qui ont longtemps infesté le royaume.

Après cette purgation pour le plus grand bien de son peuple, le roi ne tarda pas longtemps à accomplir ce qu'il devait. Il célébra le mariage de Tit-Jean à la jeune princesse délivrée. On envoya chercher pour la fête les parents de Tit-Jean. Et je crois que, dans le château, les noces durent encore.

L'ANNEAU D'OR

C'était une pauvre veuve, souffrant de misère, et Tit-Jean, son seul enfant. Un matin, elle lui dit :

— Mon fils, la sécheresse a brûlé nos récoltes. Nos animaux sont morts de faim et moi, les privations que je me suis imposées m'ont épuisée. Nous n'avons plus une bouchée à nous mettre sous la dent. Faut faire quelque chose. Aujourd'hui, tu vas aller chez le roi lui dire notre dénuement. Bien qu'il passe pour très avare, peut-être nous viendra-t-il en aide.

Tit-Jean part sans dire un mot. Après une longue marche, il arrive au château royal. Juste à cet instant le roi sortait du château. En apercevant Tit-Jean, il lui dit :

— Tit-Jean, qu'est-ce qui t'amène ici ?

Tit-Jean tant bien que mal expose au roi la grande misère qui règne sur les terres et lui demande la charité. Il n'y a que ça pour empêcher sa pauvre mère de mourir de faim. Après l'avoir écouté, le roi met la main dans sa poche et lui donne un sou.

Puis il lui ordonne de s'éloigner du château.

Déçu, Tit-Jean continue à mendier tout le long du chemin. Le soir, il revient à la maison avec assez de provisions pour donner un bon repas à sa mère malade. Et la même tournée se répète tous les jours. Tit-Jean pratique le métier de quêter sur la grande route et il apporte assez pour la subsistance de sa mère et la sienne.

Un jour, comme il repasse devant le château, il se met à jouer avec un jeune chien qui gambade autour de lui. Le roi, l'apercevant de sa fenêtre, lui dit d'approcher :

— Tit-Jean, tu es toujours pauvre pareil ? J'ai un coq à te donner. Tu en feras du bouillon pour ta mère.

Et le roi donne l'ordre à un serviteur d'aller lui chercher le vieux coq qui n'a presque plus de plumes au derrière. Ce coq est d'une maigreur sans pareille. Il n'a que la peau et les os.

Malgré tout, Tit-Jean est fier de ce don. Il s'en retourne chez lui, tout joyeux. Pendant qu'il traverse un petit bois, il rencontre une vieille femme, qui l'arrête et lui dit :

— Tit-Jean, je suis la fée Saitout. Pour de graves raisons, je rôde aujourd'hui par

ici. Je suis maintenant satisfaite parce que tu possèdes le coq décharné. Il détient l'anneau d'or, sans que personne autre que moi ne le sache. Représentant depuis longtemps l'avarice, il vient de tomber dans des mains généreuses, les tiennes ! et j'en suis pour quelque chose. Pour te récompenser des soins que tu donnes de bon cœur à ta mère, je suis venue t'instruire de ce que tu dois faire. Rendu chez toi, tords le cou du coq et jette sa carcasse au loin. Mais garde la tête. Dans le cou cassé, tu verras un petit fil d'argent. Tire dessus jusqu'à ce qu'un anneau d'or sorte du cou. Prends cet anneau et passe-le dans ton doigt. Cet anneau est merveilleux. Il te donnera tout ce que tu souhaites. Mais garde-toi d'en parler à qui que ce soit. Autrement il pourrait t'arriver de grands malheurs.

La fée s'en alla de son côté et Tit-Jean s'empressa de retourner chez sa mère. Il exécuta à la lettre tout ce que la fée lui avait recommandé. Le soir même, après avoir invoqué son anneau d'or, il s'attable avec sa mère devant le meilleur repas qu'ils aient jamais goûté de leur vie. Le lendemain, Tit-Jean met encore le pouvoir de

son anneau à l'épreuve. Il souhaite de posséder le meilleur équipage du royaume. Si-tôt dit, si-tôt fait. Assis dans un beau carrosse, traîné par quatre chevaux et dirigé par des valets aux galons brodés, il se dirige vers le château royal. Le roi, voyant venir cet équipage incomparable s'empresse d'accourir. Il reconnaît Tit-Jean.

— Bonjour, Tit-Jean ! Dis-moi donc par quelle aventure tu as trouvé ce bel équipage ?

Il l'invite au château et appelant la princesse, sa fille, il le fait s'entretenir quelque temps avec elle. Pour n'avoir connu jusque-là que misère et pauvreté, le petit gars s'en tire pas trop mal, dans son nouveau rôle de prétendant. Mais il se hâte de prendre congé.

Le lendemain, Tit-Jean souhaite un château brillant, situé sur une éminence au centre de la ville. Là, il ne manque pas de susciter la jalousie des nobles du royaume. Levé de grand matin, le roi aperçoit un superbe château non loin de sa propre demeure. Il envoie des valets s'enquérir de cette merveille. Il apprend que c'est Tit-Jean qui s'est établi là, pendant la nuit. Ha-

bitué au commandement, le roi envoie ses gendarmes pour s'emparer de lui et le mettre au cachot. C'est là, pense-t-il, le meilleur moyen de confisquer les biens de cet imposteur. Tit-Jean n'est pas pris par surprise. Il se souhaite trois fois autant de gendarmes que n'en a envoyés le roi. Ces gendarmes s'emparent de ceux du roi, les garottent et les reconduisent à leur maître. Outré de colère, le roi envoie tout un régiment pour s'emparer de Tit-Jean. Ce dernier en souhaite trois fois autant et ses guerriers culbutent ceux du roi. Ils les jettent dans le plus grand désordre et les poursuivent jusqu'aux portes du château.

Le roi, voyant que sa puissance n'égale pas celle de Tit-Jean, change de tactique. Il a recours à d'autres moyens. Invitant ce petit jeune homme à son château, il lui fait bien des compliments et lui propose sa fille en mariage.

La princesse est si jolie que Tit-Jean se laisse gagner sans beaucoup de résistance. Auriez-vous agi autrement ? Il accepte la proposition et peu de temps après le mariage eurent lieu de grandes réjouissances.

Mais le roi avare et astucieux formait des

plans en tête. Pour les exécuter il avait fait promettre à la princesse qu'aussitôt après les cérémonies, elle se mettrait après son mari pour apprendre le secret de sa puissance. Tit-Jean résiste autant qu'il peut, mais dans la ruse, il n'est l'égal ni du roi ni de la princesse. À la fin, il avoue le secret de l'anneau. La princesse, fière de ses belles mains, veut bien essayer l'anneau, seulement pour voir s'il lui va bien. Tit-Jean cède et c'est bien pour son malheur. Tout ça, le jour même de son mariage à la princesse.

Aussitôt que la princesse a l'anneau au doigt, elle court auprès du roi son père pour le lui remettre. Devenu possesseur de l'anneau de toute richesse, le roi ordonne à deux gendarmes d'aller enfermer Tit-Jean dans la tour aux rats. Jamais âme vive n'en est revenue.

Escorté par des gendarmes, Tit-Jean chemine tristement vers la tour, tout en se demandant ce qu'il adviendra de sa pauvre mère.

Tout à coup apparaît la vieille fée Saitout, qui arrête le cortège et dit à Tit-Jean :

— Voilà où mène la désobéissance à mes conseils. Mais je te le pardonne, parce que tu es resté bon pour ta mère. L'autre amour, celui de la princesse, qui t'a poussé dans un piège n'est que passager. Écoute-moi bien ! Prends ce petit sac. Quand tu seras enfermé dans la tour, vide-le, puis commande au chat qui en sortira de dévorer les rats affamés qui t'attaqueront de tous côtés. C'est un maître matou. Tu le verras de tes yeux !

Aussitôt Tit-Jean enfermé dans la tour, une armée de rats se ruent sur lui, la nouvelle victime que leur a envoyée le roi. Tit-Jean est bien épouvanté, mais il garde ses sens assez longtemps pour vider le sac, tel que le lui a recommandé la fée. Il en sort un énorme chat noir, qui miaule à en faire dresser les cheveux sur la tête. Le matou saute au milieu de la ratière et en trois tours en fait un carnage épouvantable. Les rats reculent, se tassent dans les coins, partout. Mais comme il n'y a pas d'issue pour la fuite, le roi des rats demande miséricorde.

— Vous aurez tous grâce, dit Tit-Jean. Oui ! mais seulement si tu envoies un des tiens au château du roi pour qu'il me rap-

porte l'anneau passé au doigt de la princesse.

Le roi des rats proteste que c'est impossible.

— Comment voulez-vous qu'un petit rat de rien s'empare d'un anneau que garde une princesse ?

Tit-Jean relâche le matou, qui joue encore une fois des griffes et des dents.

— Pitié ! Pitié ! que crie le roi des rats.

Puis tout s'est arrangé. Le roi des rats commande à un de ses sujets de partir en mission sans tarder.

Après mille ruses et détours, le rat en mission s'introduit enfin dans la chambre de la princesse et reste blotti dans un coin. Quand la princesse est couchée et endormie, il se glisse sous les couvertures du lit, mord jusqu'au sang le doigt de la princesse, puis va se cacher sous le lit. La princesse pousse des cris perçants et se lève. À la vue de son doigt qui saigne, elle se met à le soigner. Comme le doigt enfle à vue d'œil, elle a la précaution de retirer l'anneau d'or. Elle le pose sur un guéridon et continue à tremper sa main dans l'eau froide. Pendant qu'elle est ainsi occupée, le rat saute sur le

guéridon, s'empare de l'anneau et s'enfuit en un clin d'œil. Arrivé à la tour, il s'empresse de remettre à son roi le trophée. Le roi des rongeurs va aussitôt le remettre à Tit-Jean. Il n'y a pas de temps à perdre, parce que le matou noir ne peut se retenir plus longtemps. Il étrangle les rats carnassiers par centaines.

Tit-Jean, rentré en possession de son anneau magique, sort de la tour et se rend à pas carrés au château royal. Quel n'est pas l'étonnement du roi et la terreur de la princesse quand ils voient paraître Tit-Jean, bien en vie. Ils l'ont cru mort, rongé jusqu'aux os par les rats affamés de chair humaine. Tit-Jean, par la puissance de son anneau, commande que la tour des rats soit détruite et qu'une tranchée profonde soit creusée autour du château pour que les rats s'y réfugient. Puis il dit au roi d'approcher et de regarder dans la tranchée. C'est là que lui et la princesse plongeront, la tête en avant, s'il leur arrive jamais de retomber dans l'avarice et la trahison.

Ils étaient bel et bien punis par où ils avaient péché.

Après ces aventures, Tit-Jean s'empresse

d'aller retrouver sa mère, qu'il aime toujours d'un amour filial. Malgré sa pauvreté, elle vivote encore. Remplie de joie de le voir revenir, elle lui donne une tasse de bouillon qu'elle a gardée pour son retour.

Peu de temps après, le royaume tombe dans une guerre intestine: les nobles, en révolte contre le roi, voulaient gouverner le pays. Pour assurer la paix, Tit-Jean eut recours à son anneau d'or. Il leva une puissante armée. Sans beaucoup de peine il assujettit les révoltés et se fit proclamer roi. Bon fils quand il avait été affamé, la fortune ne l'empêcha pas d'être bon roi, compassieux pour ses sujets. Quand à la vieille fée Saitout, je ne puis rien vous en dire de plus.

Depuis ces temps, elle ne s'est plus montrée. Cette histoire doit avoir du vrai car, encore de nos jours, le dicton de l'anneau d'or et du coq maigre revient souvent sur les lèvres, le plus souvent dans le badinage de celui-ci ou de celui-là.

L'AIGUILLE QUI PARLE

Toute jeune encore, la belle Nina devint orpheline de père et de mère. Son oncle Ogron en fut aussitôt le gardien et il prit d'elle un soin jaloux. Une fois qu'elle eut terminé son temps à l'école, à l'âge de seize ans, Ogron qui en raffolait lui dit :

— Ma chère Nina, te voilà grande, à l'âge du mariage. Maintenant, je souhaite de combler mon désir en te demandant de m'épouser. Je t'ai toujours aimée, mais j'ai patienté. Depuis que ta tante est morte, rien n'empêche plus que tu deviennes ma femme.

Toute surprise, Nina ne sait que répondre. D'une beauté merveilleuse, tandis que son oncle est d'une laideur repoussante, elle craint d'exciter sa colère par un simple refus. Aussi essaie-t-elle, mais en vain, de lui opposer la différence de leur âge et leur trop proche parenté. Enfin elle lui dit :

— Mon oncle, vous possédez de grandes richesses. Quant à moi, vous savez que je suis jeune et fière. Si donc vous pouvez me

trouver une robe couleur du temps, je vous épouserai.

L'oncle ne peut pas lui refuser cette faveur. Aussi se met-il aussitôt en frais de trouver la robe désirée. Il part, marche, marche, et revient au bout de dix jours, rapportant une robe couleur du temps.

— C'est bien ça que je vous ai demandé, dit Nina, mais je ne suis pas encore satisfaite. Mon oncle, vous possédez de grandes richesses. Moi, je suis jeune et fière. Si vous me trouvez une robe couleur d'étoiles, je vous épouserai.

Cette fois encore, l'oncle ne veut pas montrer que les exigences de sa nièce sont extravagantes. Aussi part-il aussitôt à la recherche de la robe désirée. En route pendant trente jours, il va et revient à la maison, rapportant une robe couleur d'étoiles.

— C'est bien cette robe que je vous ai demandée, dit Nina, mais vous êtes riche et moi, je suis jeune et fière. Si vous me trouvez une robe couleur du soleil pour le jour de mes noces, je vous épouserai.

L'oncle est déçu de cette nouvelle demande. Mais puisque c'est pour se mettre belle le jour de ses noces, il veut bien retourner

à la recherche. Il part donc. En route pendant soixante jours, il revient enfin avec la précieuse robe couleur du soleil.

— C'est bien ce que je vous ai demandé, dit Nina. Mais, mon oncle, vous êtes si riche et moi si pauvre ! Cette fois et c'est la dernière, je vous demande deux objets : une aiguille qui parle et un coffre volant.

L'oncle hésite et croit devoir protester. Mais vu la promesse que, cette fois, c'est la dernière condition de sa nièce, il part et se remet en voyage. Au bout d'un an, il arrive à la maison avec l'aiguille et le coffre et les présente à Nina, en lui demandant si elle est maintenant satisfaite. Quand sera-t-elle prête à l'épouser ?

— Mon oncle, demain au lever du soleil, vous viendrez frapper à la porte de ma chambre. Puis nous irons nous marier.

À l'heure convenue le lendemain matin, l'oncle Ogron va frapper à la porte de sa nièce. Une voix lui répond :

— Attendez, mon oncle, dans un instant je serai prête.

Une deuxième, une troisième et une quatrième fois, Ogron frappe à la porte et la même voix répond toujours la même chose :

— Dans un instant je serai prête.

Impatienté à la fin, l'oncle ouvre la porte et reste ébahi. La chambre est vide. Aucune trace de la présence de sa nièce pendant la nuit justement finie. Il avance quelques pas vers le lit et entend la même voix :

— Mon oncle, je serai à vous dans un instant.

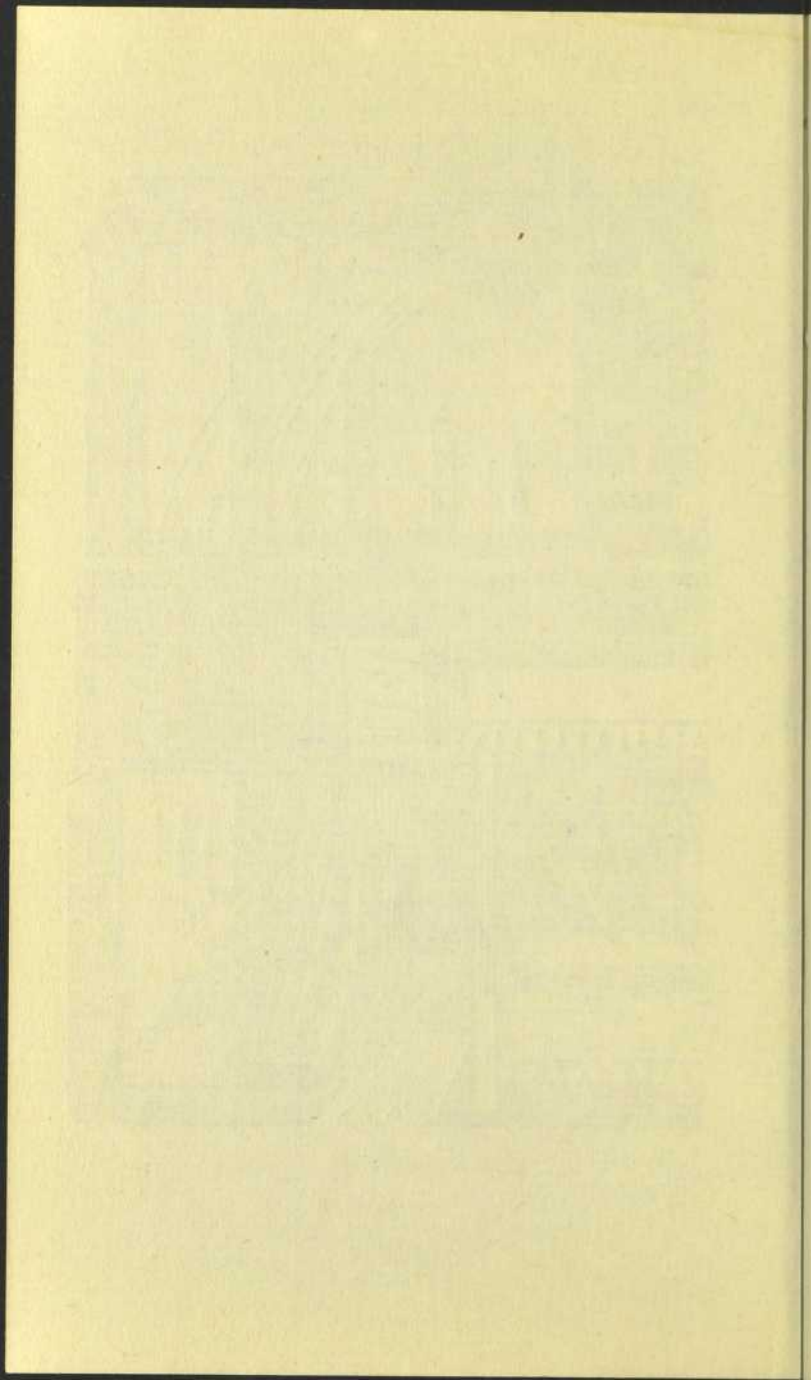
Regardant de plus près, il aperçoit sur l'oreiller l'aiguille parlante que, la veille, il a rapportée. La fenêtre est grande ouverte. Nina a dû s'envoler par là sur le coffre volant. Ogron, comprenant enfin l'intrigue, tombe dans un accès de rage épouvantable, d'autant plus qu'il n'est pas en son pouvoir de la rattraper dans sa fuite préméditée.

Comme c'est facile de le comprendre, Nina, qui ne voulait pas épouser Ogron, s'était levée avant l'aurore. Arrangeant bien sa chambre avant son départ, elle avait piqué l'aiguille parlante dans sa taie d'oreiller, lui ordonnant de répondre à sa place aux questions de son oncle. Puis elle avait mis ses trois belles robes dans le coffre volant et elle s'était assise dessus.

— Envole-toi, mon coffre !



AD



Et le coffre, comme une flèche décochée de l'arc, avait pris son vol dans une direction inconnue. Arrivée près de la mer, Nina commande :

— Mon coffre, arrête-toi !

Le coffre descend sur la plage, se pose et elle en descend, pour faire quelques pas vers un objet noir tout au bord des eaux. Elle le ramasse. C'est la peau d'une femme noire qui est desséchée comme une gaine. C'est un charme. Elle s'en revêt. La voilà déguisée en négresse. Elle retourne s'asseoir sur son coffre et commande :

— Mon coffre, transporte-moi au château du roi.

Descendue au château, elle s'y engage comme bergère, pour garder les moutons du roi.

Le lendemain, il lui prend fantaisie, lorsqu'elle s'en va garder les moutons au loin, de tirer de son coffre sa première robe et de l'apporter sous son bras avec elle. Se croyant seule, elle enlève sa peau noire et se revêt de sa robe couleur du temps. Ne s'adonnait-il pas, ce jour-là, que le fils du roi était à la chasse aux perdrix, dans la brousse. Sans être aperçu, il a tout vu

— Nina qui se dépouille de sa peau noire, pour se transfigurer dans une robe enchantée couleur du temps. C'est plus qu'il ne peut supporter. Le voilà mordu d'un mal nouveau pour lui. À la hâte il retourne au château, se dépouille et se met au lit, se disant gravement malade. On s'empresse autour de lui, se demandant quel remède peut le soulager de son étrange maladie. On n'est pas peu surpris lorsque, le lendemain matin, il exprime le désir qu'on le transporte à la chambre qui avoisine la cuisine et que la jeune bergère noire soit rappelée des champs pour devenir cuisinière. C'est elle qui lui préparera ses repas. Autrement, aucun remède ne peut le guérir. Comme il est enfant gâté, on ne se refuse pas à ses caprices. Le voilà donc gisant au lit, contre le mur séparant la chambre de la cuisine. De son couteau de chasse il taille sans bruit un trou dans le mur de la cuisine. Par cette petite ouverture, il passe son temps à contempler la petite bergère devenue cuisinière. Il veut approfondir le mystère de sa merveilleuse transformation dans les pâturages du roi.

Or un jour, la petite négresse, se voyant

seule à la cuisine, se dépouille encore une fois de sa gaine noire et se revêt de sa robe couleur d'étoiles. Le prince, suivant des yeux tous ses mouvements, est si ébloui de sa vision — Nina est momentanément devenue la fée des étoiles — qu'il feint une crise aiguë. On appelle à son secours toute la famille royale. Le roi et la reine sont si alarmés de son état qu'ils se tiennent à son chevet et lui demandent quel remède peut bien le soulager, le guérir. Sur le champ il leur déclare qu'un seul remède peut le ramener à la santé. Autrement son mal restera incurable.

— Quel remède ?

— Épouser la jeune fille noire aux cuisines royales.

On le croit fou. Mais lui, il feint une nouvelle crise et le seul moyen de le calmer, de le ramener à ses sens, est de dire en tout comme lui. Aussi bon gré mal gré le roi et la reine cèdent à son caprice maladif, quitte à arranger plus tard cette absurde affaire.

Le lendemain ont lieu les noces, qu'on croit prétendues. Simple mariage qui, autant que possible, doit rester secret, clandestin. Mais quand la mariée apparaît au

bras du prince, blanche comme l'ivoire et lumineuse dans sa robe couleur du soleil, tout le monde tombe à la renverse. La beauté de Nina est un enchantement tel qu'on prend du temps à se relever de cet éblouissement. Le roi, qui n'attend pas d'explications, ordonne aussitôt que les noces soient célébrées pendant trente jours, pour que tous ses sujets aux quatre coins du royaume aient le temps d'accourir et de prendre part aux réjouissances. Jamais on n'a connu de pareilles noces.

Après la fête, la belle princesse Nina prit sa petite peau de négresse, la replia avec soin et la mit dans le coffre volant, et puis elle commanda au coffre :

— Coffre volant, retourne à Ogron, de qui tu es venu !

Le coffre prit seul son envolée et entra par la fenêtre encore ouverte au château du vieillard que la déception avait rendu plus laid que jamais. Ogron fut loin de goûter cet envoi de sa nièce envolée, la belle Nina. On dit qu'en revoyant le coffre, il fut pris d'un tel accès de rage qu'il mourut subitement, d'une attaque d'apoplexie.

RICHARD-SANS-PEUR

Une fois c'était un roi qui avait un fils unique. Ce fils, un beau prince, se nommait Richard-sans-Peur, parce que rien, depuis sa plus tendre enfance, n'était jamais parvenu à l'épeurer.

Une fois qu'il est grandi, il dit à son père, un jour :

— Sire le roi, mon père, le temps est venu pour moi d'entreprendre un long voyage. Je ne reviendrai qu'après avoir rencontré la peur.

Son père, qui en aurait fait autant à sa place, lui appareille un bâtiment, lui fournit un équipage et voilà Richard parti, sur les hautes mers.

Peu après, le prince en quête d'aventures aborde dans un port du royaume voisin, amarre son navire à un quai et pénètre dans l'intérieur du pays. Il ne manque pas en route de faire face à des dangers qui en auraient rebuté d'autres que lui. Par exemple, il arrive un bon jour à un château qui semble abandonné. Le silence et la tranquillité y règnent et les longues herbes

poussent entre les pierres plates des avenues désertes. Piqué de curiosité, Richard veut découvrir la raison de cette mystérieuse absence. Il avance, fait le tour à l'extérieur du château et de ses dépendances. Rien ne bouge. Il frappe à la grande porte. Pas de réponse. Il entre de plain-pied, parcourt les passages, traverse les salles grandes et petites, monte les escaliers, visite les chambres. Personne, pas un rat.

Arrivé à la dernière chambre, il pèse sur la clanche. La clanche refuse d'obéir. La porte est verrouillée en dedans. Soupçonnant quelque chose de curieux, il donne du genou dans la porte, cri cran, la défonce, entre à pas carrés dans la pièce.

Surprise ! Il se trouve dans une grande chambre à coucher richement meublée. Au milieu se dresse un beau lit à quatre poteaux. Dans le lit, une princesse est endormie. C'est la plus belle princesse de la vie. Richard n'est pas accoutumé de voir des princesses comme celle-ci, doucement endormies, pleines d'attirance. Gêné tout à coup, il veut retourner sur ses pas. Mais, rendu sur le seuil il ne peut pas se retenir, il se retourne. C'est plus fort que lui, il

revient, se rend au lit, cherche à réveiller la charmante endormie pour apprendre d'elle son secret. Pourquoi est-elle seule, comme abandonnée de tous dans ce château désert ? Mais elle ne doit se réveiller d'elle-même qu'au bout d'un an et un jour de sommeil enchanté.

Rien ne peut réveiller la princesse, ni les paroles, ni les poussées, ni les pincées, ni les caresses. C'est qu'elle est endormie par enchantement. Qui peut donc révéler à Richard-sans-Peur la cause de cet envoûtement ? Une fée, vieille et jalouse, avait sans doute envié sa beauté sans pareille, lui avait jeté un sort, comme dans la Belle au Bois dormant. Pourrait seul la réveiller un prince passant à l'aventure qui, épris d'elle, poserait le baiser du réveil. Puis elle donnerait naissance à un fils.

Richard demeure trois jours au château, fait cent fois le tour de la chambre du sommeil, sans réussir à réveiller la belle endormie. À la fin, déçu, il décide de s'en aller et de continuer son voyage pour trouver la peur.

Au cours de bien des aventures en royaumes étrangers, il n'arrive pas à découvrir

ce qu'il cherche — la peur. Pourtant il ne manque pas d'avoir affaire à des voleurs, à des dévaliseurs, à des détrousseurs sans vergogne, à des teigneux jeteurs de sorts et à des coupe-gorges du jour et de la nuit. Rien n'y fait. Un an et un jour écoulés, il se sent bien découragé. Il ne lui reste plus qu'à retourner au château paternel, sans avoir trouvé la peur.

Sur la route du retour, il accoste au royaume voisin de celui de son père et s'en va frapper à la porte du château. Pan pan pan ! On lui ouvre en disant :

— Beau prince, la porte est sur la clanche !

Surpris, il la reconnaît sans lui être présenté, c'est la princesse du château désert, cette fois bien réveillée, je vous en donne ma parole ! Au bout d'un an et un jour de sommeil, elle s'était réveillée d'elle-même. Dans ses bras elle porte un enfant de trois mois. L'enfant, avancé pour son âge, le regarde, lui sourit en semblant le reconnaître, lui tend les bras. À ce signe la jeune mère reconnaît le père de son enfant. Elle s'en tient sur son compte aux renseignements qu'elle a reçus de la vieille

fée jalouse, qui n'a pas failli de lui rendre visite pendant ses tournées. Toute joyeuse de ce dénouement, elle embrasse Richard, son mari, et le prie comme il convient de demeurer au château. Mais lui, insensible à ces douceurs, se remet à la voile le même jour, en route pour rendre compte à son père de sa déconfiture. Nulle part il a su trouver la peur et son nom reste toujours Richard tout court.

De son côté, la princesse qui est encore sous l'empire d'un charme, n'est pas prête pour si peu à abandonner la partie. À l'aide d'une baguette magique, elle se transporte avec son enfant au château du roi, à qui elle fait part de la visite du prince Richard, au château du sommeil enchanté. Et tous deux, le roi et la princesse inventent un complot — le complot de la peur.

Ils imaginent de faire façonner, aux cuisines royales, une grande tourtière creuse, recouverte d'une croûte dans quoi le cuisinier a emprisonné un pigeon vivant, un fil à la patte.

Une fois le voyageur arrivé, au banquet de réjouissance pour célébrer son retour, les valets de table en procession appor-

tent la tourtière et la posent au centre de la table. Le roi dit à son fils Richard :

— Coupe la tourtière ! C'est en ton honneur.

Richard lève le grand couteau, se met tout joyeux en frais d'ouvrir la pièce de circonstance pour en distribuer les pointes aux nombreux conviés. Il n'a pas sitôt percé la croûte que, soudain, il sursaute, les cheveux droits sur la tête, claquant des dents, transi de peur. Les invités, eux aussi épouvantés, se lèvent, prêts à fuir les jambes à leur cou. De la tourtière il sort, à l'instant, quoi ? Un gros pigeon, le pigeon vivant et tout effarouché que la princesse délivrée y a fait emprisonner. Bientôt remis de leur frayeur ridicule, le roi et ses sujets éclatèrent de rire à gorge déployée. Ils rirent en se tenant les côtes si bien et si longtemps que Richard lui-même finit par se remettre de la peur. A ce compte-là, il faillit y perdre son nom de Richard-sans-peur.

Le lendemain matin, Richard se remit en voyage, cette fois accompagné de la princesse réveillée, sa belle épouse, et de leur enfant. Il s'en allait annoncer partout dans

le royaume qu'il avait non seulement trouvé
la peur, mais encore une épouse comme il
n'y en avait aucune autre au monde. Et
l'enfant par-dessus le marché !

CAPUCHE-BLEUE

Une fois, il est bon de vous dire, c'est un nommé P'tit-Jean. Son père le roi, en mourant, lui avait légué pour tout héritage un sabre de vertu et le chemin du roi. Rien de plus puissant au monde que ce sabre; il réduisait tout en charpie, et le chemin du roi était long, long, long sans bout.

Se promenant un jour dans les bois, qui rencontre P'tit-Jean ? Un gros homme à barbe noire. Il cogne les arbres à coups de poings, et les arbres de s'écrouler en aiguillettes.

— Bonjour, P'tit-Jean, je te reconnais. Tu fais beaucoup parler de toi. Aux États-Unis on t'appelle Bunyan (Bon-Jean). Moi, c'est mon métier de briser le bois; je fais de la pitoune (pulpe). C'est pour ça qu'on m'appelle Brise-bois.

— Brise-bois, le salue P'tit-Jean, ton métier est bien payant. Mettons-nous de société. Comme ça nous pourrons voyager ensemble.

De société, il se mettent à faire route à deux, marchent, marchent, arrivent au pied d'une haute montagne. Là, ils se trouvent

face à face avec un gros homme à barbe rousse. Il cogne la montagne à coups de poings, et la montagne s'effrite en éboulis et en éboulements.

— Dis-moi donc ce que tu fais ? demande P'tit-Jean, évitant de son mieux les roches qui déboulent de tous côtés. De ce train-là tu vas te briser les jointures.

— Moi, répond l'homme, je suis géologue; je brise les montagnes à coups de poings pour trouver l'or et l'argent qu'il y a dedans. C'est pourquoi mon nom est Brise-montagnes.

— Ça aussi, c'est un métier payant, reconnaît P'tit-Jean. Mettons-nous de société. Comme ça nous voyagerons ensemble.

Les voilà donc tous trois de société — P'tit-Jean, Brise-bois et Cie.

Entrés dans une forêt en bois debout, ils aperçoivent une cabane de bois rond dans un petit désert. Elle est inhabitée. Dans un coin, il y a encore une tonne ouverte de mélasse et, dans l'autre, un gros matelas déchiré d'où sort la plume. Brise-bois dit :

— Moi, je m'arrête ici pour faire une chaudiérée de soupe aux pois.

— Bonne idée ! tombent d'accord les associés.

Pendant que Brise-bois met la chaudière en train, ils s'en vont au environs faire la chasse au gibier.

Brise-bois allume des éclisses sous la chaudière. Aussitôt une petite vieille entre sur la pointe des pieds. C'est la Capuche-bleue, une sorcière redoutée. Elle souffle sur le feu, l'éteint tout net.

— Toi, ma vieille effrontée, dit Brise-bois, tu n'as plus que deux fois à éteindre mon feu comme ça. Après, sans considérer ton âge, c'est une verte dégelée qui t'attend.

Il rallume le feu sous la chaudière; elle ressouffle dessus et le feu se réteint encore une fois. Les voilà pris corps à corps, Brise-bois et la Capuche-bleue. L'homme aux poings de fer en éprouve une grande surprise, lui qui se croit invincible. La Capuche-bleue, toute fluette qu'elle est, n'en a pas moins une force extraordinaire. Elle est sorcière dans le monde de Sous-terre. Saisissant Brise-bois par ses grosses hanches, elle le flanque dans la tonne de mélasse puis l'en retire pour le rouler dans la plume du matelas déchiré. Puis elle s'en

retourne comme elle est venue, sur la pointe des pieds.

À midi, Brise-montagnes et P'tit-Jean entrent pour dîner. La soupe n'est pas faite, et Brise-bois, tout déchu dans un coin, a l'air d'une grosse poule engommée.

— Comment, la soupe n'est pas cuite ? demandent les associés, dont l'estomac est creux.

— Non ! cette soupe-là n'est pas faisable ici.

— Pas faisable ici ? En voilà une histoire à dormir debout. Il a dû se passer ici quelque chose que tu as honte d'avouer. Tu as dû te battre avec quelqu'un, et tu as perdu ton nom. Il n'y a plus de Brise-bois ni de pitoune !

Brise-montagnes, le lendemain matin, dit à ses associés :

— Allez, vous autres, à la chasse au gibier. C'est moi, aujourd'hui, qui va faire la soupe. La chaudière, ça me connaît comme la géologie. Pas de mine d'or sans la chaudière de soupe aux pois !

Ils prennent leur départ et Brise-montagnes fend du bois sec. Il suspend la chaudière au crochet et allume le feu. La petite

Capuche-bleue entre comme la veille, sur la pointe des pieds, souffle sur le feu, l'éteint.

— Comment, tu viens éteindre mon feu, à moi, Brise-montagnes ? Si tu recommences, ce n'est pas à Brise-bois que tu vas avoir affaire.

Il rallume le feu, elle le réteint d'un souffle.

— Attends, ma friponne ! tu n'as plus qu'une fois à le réteindre.

Il rallume le feu, elle le réteint une troisième fois. Ils se prennent à la gorge. À sa grande surprise, Brise-montagnes attrappe une cuisante dégelée. La capuche-bleue le flanque à la cave, dans une tonne de mélasse et le roule dans la plume. Puis elle s'en retourne comme elle est venue, sur la pointe des pieds.

Quand P'tit-Jean et Brise-bois, le midi, reviennent de la chasse, la soupe n'est pas cuite.

— Ça tient du chiendent ! dit P'tit-Jean. Pas de soupe, encore aujourd'hui. À quoi êtes-vous bons, vous deux, mes gros hérissons ! Demain, c'est moi qui resterai ici, à faire bouillir la soupe.

Le lendemain, Brise-bois et Brise-montagnes partent ensemble pour la chasse, tandis que P'tit-Jean suspend la chaudière à la crémaillère et met le feu aux éclisses. La petite Capuche-bleue entre sur la pointe des pieds et d'un souffle éteint le feu.

— Ah ah ah ah ! ricane P'tit-Jean, tu n'as plus que deux fois à réteindre mon feu. Aujourd'hui ce n'est pas à Brise-bois et à Brise-montagnes que tu as affaire ! Il rallume le feu, elle le réteint d'un souffle. Comme ça, une fois, deux fois.

— Je le rallume pour la dernière fois, l'avertit P'tit-Jean. Si tu reviens, tu ne trouveras pas ça drôle, je te le promets !

Le feu n'est pas sitôt rallumé que Capuche-bleue souffle dessus, le tue net. Les voilà qui se prennent à bras le corps. P'tit-Jean roule à terre, renversé par la petite Capuche-bleue. Mais en tombant, il pose la main sur la poignée de son sabre de vertu, lève le sabre et en frappe la capuche-bleue. Il la fend en quatre parties et rejette du pied les morceaux à la cave.

Son feu rallumé cette fois flambe et pétille. Les pois chantent et sautillent par-dessus les bords de la chaudière. Les couen-

nes de lard, en flottant, crissent comme des grillades dans un poêlon.

— Je la ferai bien, moi, la soupe ! marmotte P'tit-Jean en la brassant de sa grand' mikouenne.

À midi, ses associés entrent, trouvent la soupe servie. Elle boucane sur la table. Les pois sont écalés, les couennes croustillent sous la dent.

— C'est comme ça chez nous qu'on fait la soupe ! dit P'tit-Jean.

— S'est-il passé quelque chose ? demandent, tout curieux, Brise-bois et Brise-montagnes. N'as-tu pas eu affaire à une petite Capuche-bleue ?

— Ne me parlez pas de Capuche-bleue. Je l'ai fendue en quatre quartiers. Allez plutôt voir à la cave. Vous en trouverez là les morceaux.

À la cave, il n'y a pas de morceaux ni de quartiers, mais seulement une traînée de sang. Ils suivent la traînée, qui les conduit à la gueule d'un souterrain. C'est comme un puits noir. Au fond du puits, il y a une lueur — un autre monde. Pour y descendre, un câble attaché à un grand panier, est enroulé à une brimbale à manivelle. On

n'a qu'à s'asseoir dans le panier et à tourner la manivelle pour se rendre au fond du puits.

Brise-bois dit :

— Moi, j'y descends le premier.

P'tit-Jean répond :

— Si la peur te prend, tire sur la corde et je te remonterai.

Voilà Brise-bois en marche, rendu à la moitié. La peur le gagne aux fesses, il secoue la corde en effréné, et P'tit-Jean joue de la manivelle; il le fait remonter.

Brise-montagnes, qui se croit plus brave que Brise-bois, dit :

— C'est mon tour, à moi. Je m'assieds dans le panier.

Il descend, descend presque jusqu'au petit jour au fond. Mais lui aussi succombe à la peur. Il secoue la corde et se fait remonter. P'tit-Jean, à son tour, s'assied dans le panier, appuyé sur son sabre de vertu. Rendu au fond, il saute en bas du panier et part à l'aventure. Il est rendu dans le pays de la petite Capuche-bleue et de ses trois géants borgnes.

Sur la colline se dresse le château de la petite Capuche-bleue et des géants qui

gardent captives trois princesses: Jeanne, Jeannine et Jeannette. P'tit-Jean, son sabre sur le bras, se présente à la grande porte du château et sans se donner la peine de frapper il entr'ouvre de son sabre la grande porte. Là il rencontre les trois princesses captives. Elles lui disent:

— Jeune homme, tu vas tout trouver ici en désarroi. Hier, la châtelaine, qui est la petite Capuche-bleue, est revenue toute ensanglantée de voyage.

— La Capuche-bleue, s'écrie P'tit-Jean, c'est justement elle que je poursuis. Je l'ai fendue en quatre, mais la bataille entre nous n'est pas encore finie. Il nous faut faire un maître.

— Pauvre jeune homme, quelle chance avez-vous de gagner la partie contre elle ?

Une porte s'ouvre, et qui en sort ? La petite Capuche-bleue en personne. La lutte reprend entre elle et son rival, une lutte cette fois sans merci. Mais le sabre de vertu est invincible. Voilà la sorcière en charpie.

P'tit-Jean dit aux trois princesses Jeanne, Jeannine et Jeannette:

— Préparez-vous ! Je suis venu vous délivrer.

— Mais il reste encore les trois géants qui nous gardent captives. Ceux-là sans doute vont résister à votre sabre de vertu.

— Princesses, ne craignez rien ! Je vais me cacher sous leur lit. Lorsqu'ils reviendront, ils s'y coucheront après souper. Moi, je sortirai de ma cachette. Je les tuerai en trois coups de sabre.

Le soir, à la brunante, les géants rentrent et se mettent à renifler :

— Ff, ff ! Ça sent la viande fraîche.

— Taisez-vous donc, grands innocents, et couchez-vous ! Vous devez savoir qu'il ne peut y avoir de viande fraîche ici.

À peine les ogres sont-ils couchés et endormis que P'tit-Jean sort de sa cachette sous le lit, lève son sabre de vertu et leur tranche la tête. En gage de sa victoire facile, il s'empare de leur violon de sept lieues à la ronde. Puis il délivre les princesses et les emmène à l'entrée inférieure du souterrain. Il place l'aînée des princesses, Jeanne, dans le panier et il secoue la corde pour donner l'avertissement. Aussitôt la brimbale commence à grincer et le panier à remonter. Au haut du puits, à la vue d'une princesse si belle, si radieuse, Brise-bois et

Brise-montagnes se mettent à se tirailler. C'est à qui a délivré la princesse ! Pas moyen de s'entendre ! Brise-bois menace Brise-montagnes de ses poings. Pour les apaiser, Jeanne leur dit :

— Mes amis, patientez ! Pourquoi vous battre pour moi quand mes sœurs Jeannine et Jeannette sont cent fois plus jolies que moi ? Redescendez le panier ; elles sont en bas qui attendent.

Les deux associés se calment et rejettent le grand panier au fond du puits. Tôt ils en retirent Jeannine, la deuxième des sœurs délivrées. Plus belle encore que Jeanne, elle reçoit un chaud accueil de ses libérateurs. Mais c'est à qui des deux s'en emparerait. Ils lèvent les poings et piétinent de jalousie.

— Ne vous battez donc pas pour moi, dit Jeannine. Patientez un peu. Ma sœur Jeannette, la cadette, est cent fois plus belle que moi. Rejetez le panier au fond ; elle est là qui attend son tour.

Le grand panier, une fois de plus redescendu au fond, P'tit-Jean y place Jeannette, la puînée, et il secoue la corde. Le panier monte, monte et remonte. Voici Jeannette

hors du puits, au grand jour. C'est la plus belle des trois. A sa vue, Brise-bois et Brise-montagnes sont pris de transports. Ne pouvant se retenir, ils se battent à grands coups de poings pour elle. Mais entre les deux, impossible de faire un maître. Ils ne peuvent s'entendre que sur un point, c'est de laisser P'tit-Jean au fond du puits, car s'ils l'en retiraient, c'est lui qui aurait le premier choix. Avec son sabre de vertu, ce gars-là peut tout faire à sa guise.

P'tit-Jean, tout déçu, ne sait pas comment se tirer de ce mauvais pas. A la fin, il retourne au château de la capuche-bleue, qui est devenu désert. Regardant la girouette à la grand'tourelle, il s'aperçoit qu'elle est vivante, le bec au vent. C'est le grand oiseau Ganimède, dont parlent les contes. Il est reconnaissable.

— Descends de là ou, avec mon sabre, je te réduis en charpie !

L'oiseau, qui ne tient pas à se faire écharpiller, descend de sa perche et vient faire la paix avec P'tit-Jean, qui lui dit :

— Transporte-moi hors du puits et je te donnerai en pâture tout ce que tu me demanderas.

— Il me faut neuf quartiers de bœuf bien gras et, au besoin, une couriette à même ta fesse gauche.

— Va pour les quartiers de bœuf; quant au reste, faudra en reparler.

P'tit-Jean monte sur le dos du gros oiseau qui, en volant, le soulève et le monte dans le puits. À chaque fois qu'il ouvre le bec, P'tit-Jean y met un quartier de bœuf. Rendu au haut, la viande est épuisée et P'tit-Jean a juste le temps de poser les mains sur la margelle et de s'y agripper, son sabre entre les dents et le violon des géants sous le bras. L'oiseau, de son côté, tombe et dégringole. De peine et de misère, P'tit-Jean vient à bout de grimper hors du puits. Ses associés Brise-bois et Brise-montagnes, loin d'espérer son retour et de l'aider, ont déguerpi. Déjà rendus au château du roi avec leurs captives, ils veulent sans tarder en faire leur choix.

Le roi, heureux de la libération de ses filles, veut célébrer sans tarder le mariage de deux d'entre elles à Brise-bois et à Brise-montagnes. C'est une affaire de parole-de-roi ! P'tit-Jean arrive sur le tard, tout essoufflé. Entrant dans la salle du banquet, il dit :

— Sire, mon roi, je vous avertis qu'il y a eu grand'trahison. Avant que les traîtres aient le temps de s'évader, faites condamner les portes et les fenêtres.

Les portes et les fenêtres sont aussitôt condamnées et la peur prend les faussaires Brise-bois et Brise-montagnes. Le roi, renseigné par ses filles qui lui parlent à l'oreille, proclame :

— Foi de roi ! celui qui a rapporté le violon des géants est sans doute le plus croyable des trois prétendants.

— C'est moi, dit P'tit-Jean, qui ai le violon des géants. Pour preuve, vous allez tous danser la gigue de Sept-lieues à la ronde.

Zing zing et zoung ! le violon gronde sous l'archet enchanté et toute l'assistance, même le roi et les princesses, se mettent à danser la gigue joyeuse. Une fois la danse finie,

— Miséricorde ! se lamentent à grands cris Brise-bois et Brise-montagnes, courbés en deux. Que j'ai mal au ventre ! Sûr que ce sont les coliques cordées ! Sire le roi, permettez-moi que j'aille me soulager aux privés. Autrement je ferai ici du dégât.

— Dégât ou point de dégât, répond Sa Majesté, personne ne sortira d'ici, ce soir, pour aller aux privés.

P'tit-Jean, qui croit en la justice sommaire contre les traîtres, tourne la pointe de son sabre vers Brise-bois et Brise-montagnes, ses anciens associés qui l'ont trahi. Les voilà en un clin d'œil réduits tous les deux en charpie. Plus de pitoune ni de mines d'or et d'argent pour ces deux chevaliers d'industrie !

— P'tit-Jean, que proclame le roi en liesse, c'est toi qui as gagné la main de la plus belle de mes filles. Fais ton choix ! . . .

Le conte finit là tout court.

Pour moi, je n'ai qu'une chose à reprocher à P'tit-Jean. Le croirez-vous ? Il ne m'a pas consulté sur son choix. Depuis ce temps-là, je ne m'occupe plus de ses affaires. J'en ai assez des miennes, avec une femme et sept enfants sur les bras, moi qui n'ai pas de sabre de vertu. Je ne suis pas même marguiller de ma paroisse.

SOURCES

LE MONSTRE VAIR de la collection Adélarde Lambert. Publié conjointement, sous le titre de « Le monstre vert », par l'auteur et par Pierre Daviault, dans *The Journal of American Folk-Lore*, août-septembre 1940. Pages 95-100.

L'ANNEAU D'OR: de la Collection Adélarde Lambert. Publié conjointement par l'auteur et Pierre Daviault sous le titre de « Le roi avare », dans *The Journal of American Folklore*, avril-septembre 1940. Pages 93-95.

L'anneau d'or

L'AIGUILLE QUI PARLE, de la Collection Adélarde Lambert, raconté par M^{me} J.-B. Lambert. Publié par M. Gustave Lanctot, dans *The Journal of American Folk-Lore*, juillet-septembre 1923. Pages 18-20.

RICHARD-SANS-PEUR, conte tiré de la Collection Adélarde Lambert. Il avait été raconté par Honoré Lambert, frère du collectionneur. Publié sans retouches dans *The Journal of American Folk-Lore*, juillet-septembre, 1923. Pages 33-35.

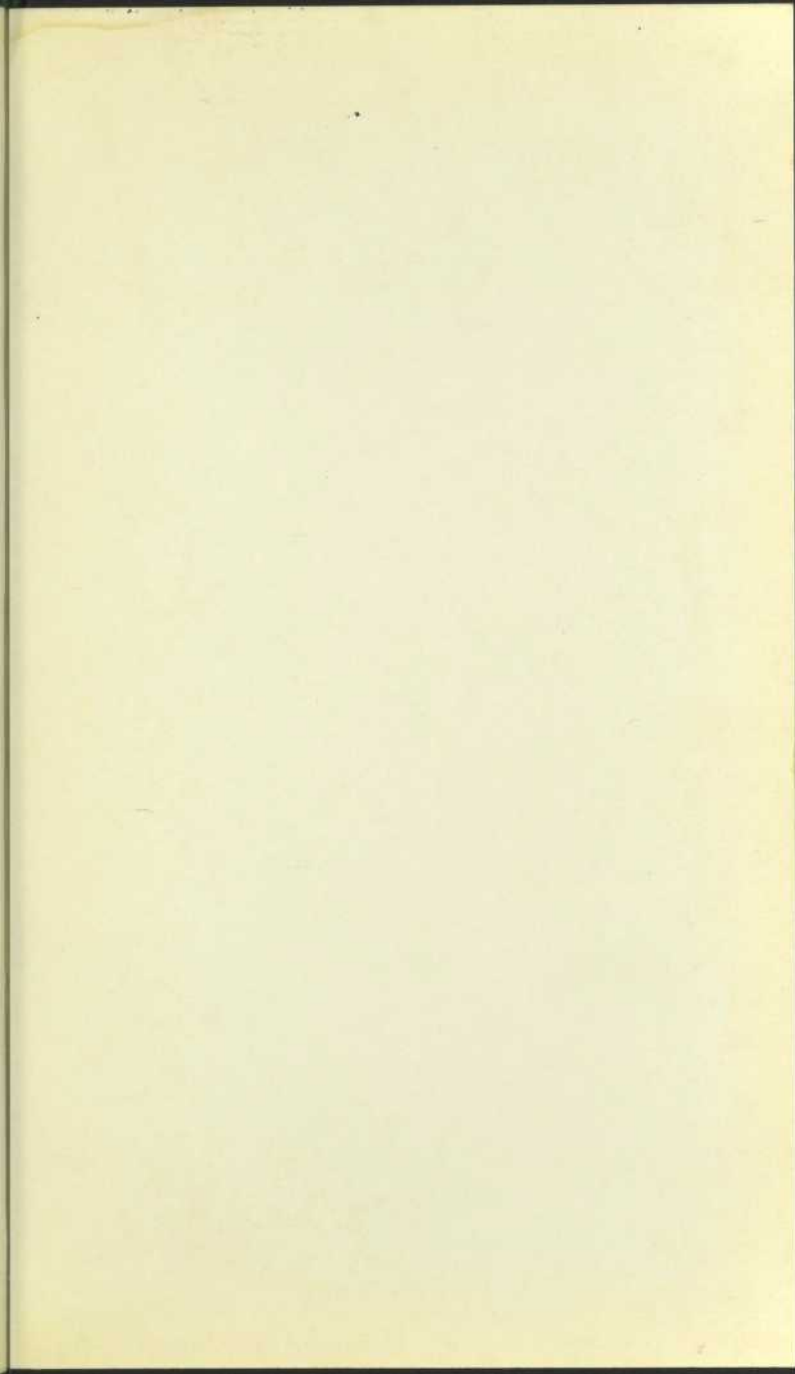
CAPUCHE-BLEUE: fut recueilli en 1915, de Achille Fournier, à Sainte-Anne de la Pocatière, et il fut reproduit textuellement — pas ici — dans *The Journal of American Folk-Lore*, en janvier-mars 1916, pages 84-87.

TABLE DES MATIÈRES

Le monstre vair	3
L'anneau d'or	19
L'aiguille qui parle	29
Richard-sans-peur	39
Capuche-bleue	46
Sources	61

*Achevé d'imprimer à Montréal (Canada)
le vingt juillet mil neuf cent cinquante trois
sur les presses de Thérien Frères Limitée.*

• 64 •



Les Contes du Grand-Père Sept-Heures

90e mille

PREMIÈRE SÉRIE (épuisée)

- 1 — LE PHÉNIX DORÉ
- 2 — LE FIN VOLEUR DE VALENCIENNES
suivi de : LA BELLE JARRETIÈRE VERTE
- 3 — LA PRINCESSE DU TOMBOSO
suivi de : TARABON — LE DRAGON DE FEU
- 4 — L'EAU QUI RAJEUNIT
suivi de : LES CHEVEUX D'OR
- 5 — LA FONTAINE DE PARIS suivi de :
POISVERT JOUE DES TOURS | LE BÂTON D'OR
MONSIEUR MICHEL MORIN | L'OEUF DE JUMENT
LE BONHOMME OUI-OUI | LE P'TIT P'TIT MARI
JEAN BARIBEAU
- 6 — LA BAGUE DE VERTU suivi de
SALADE ET POMMES D'OR — THOMAS-BON-CHASSEUR

DEUXIÈME SÉRIE

- 7 — LE MEUNIER SANS-SOUCI
suivi de : CRIQUETTE EST PRIS — MARCHDON, PLUSVITE
LE BANDIT VERGINO — BRICOLET — BÂTON, TAPE
- 8 — LA FÉE DE LA MER VERTE suivi de :
LA PRINCESSE LINÉTA — LA SIRÈNE ET LES TROIS HACHES
— JEAN GROS-BOIS
- 9 — LE FANTÔME INGROUILLABLE suivi de :
TIT-JEAN DÉLIVRE LA PRINCESSE — LES TROIS POILS D'OR
- 10 — LA VIEILLE FÉE AIGRUCHONNE suivi de :
L'OISEAU D'EURÉMUS — LE ROI AVARE — JEAN-LE-SOT
— UN GROS AGRÈS — LE LOUP MENTEUR — OUVRE-MOI
TA PORTE — LE SABRE DE SEPT-LIEUES
- 11 — LE MIROIR QUI PARLE suivi de :
L'AMULETTE DU PARFAIT BONHEUR
LA MONTAGNE D'IVOIRE — MORVETTE ET POISSON D'OR
LE ROI FAIT BATTRE UN BAN
- 12 — LE MONSTRE VAIR suivi de :
L'AIGUILLE QUI PARLE
RICHARD-SANS-PEUR — CAPUCHE-BLEUE

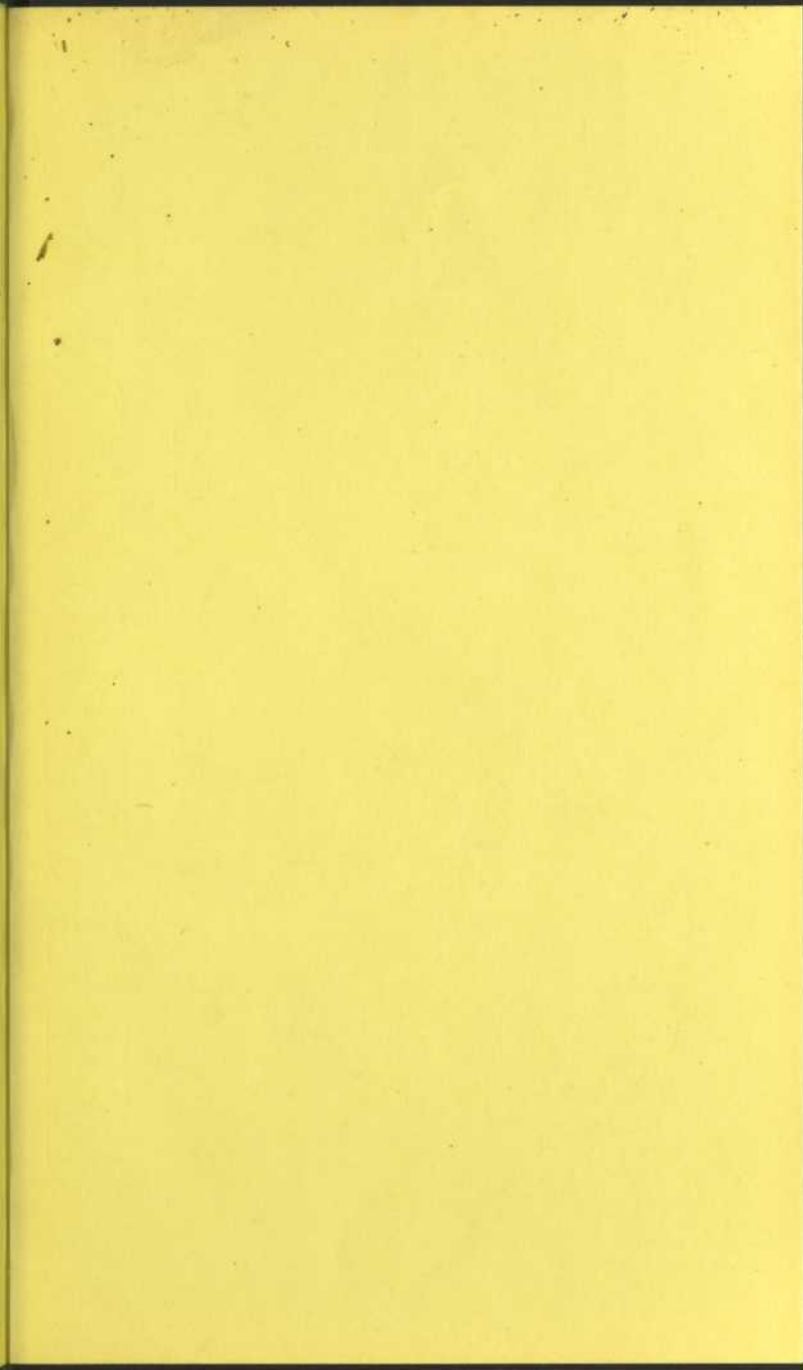
LES ÉDITIONS CHANTECLER

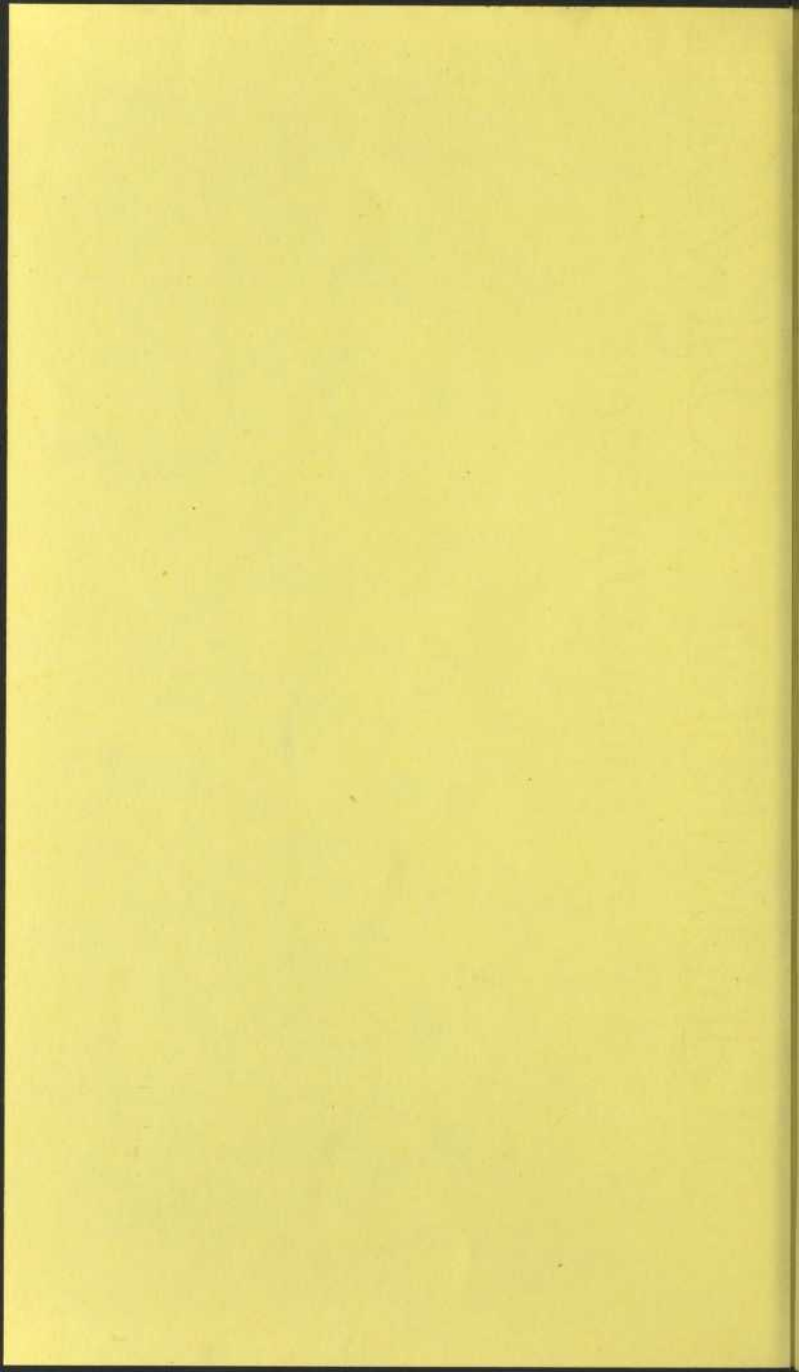
Ltée

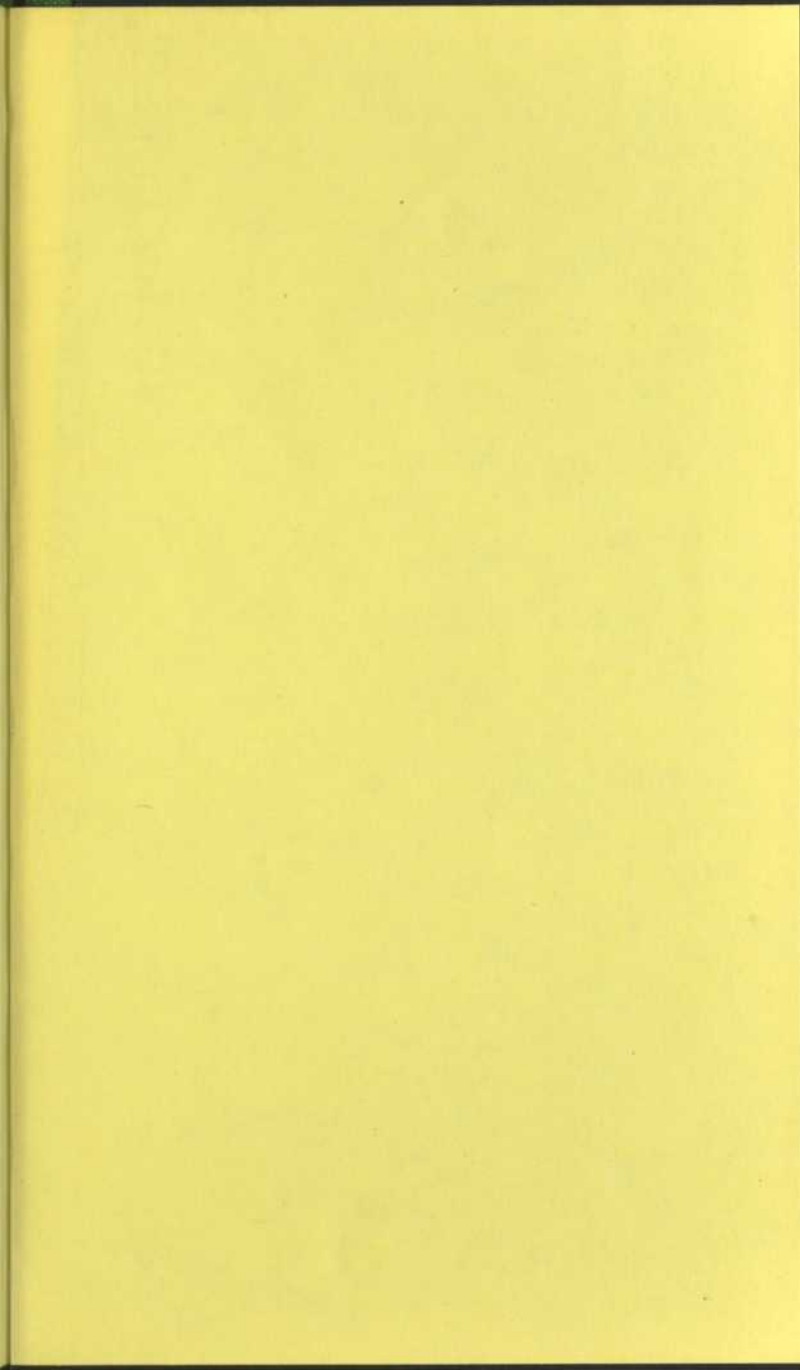
8125, ST-LAURENT

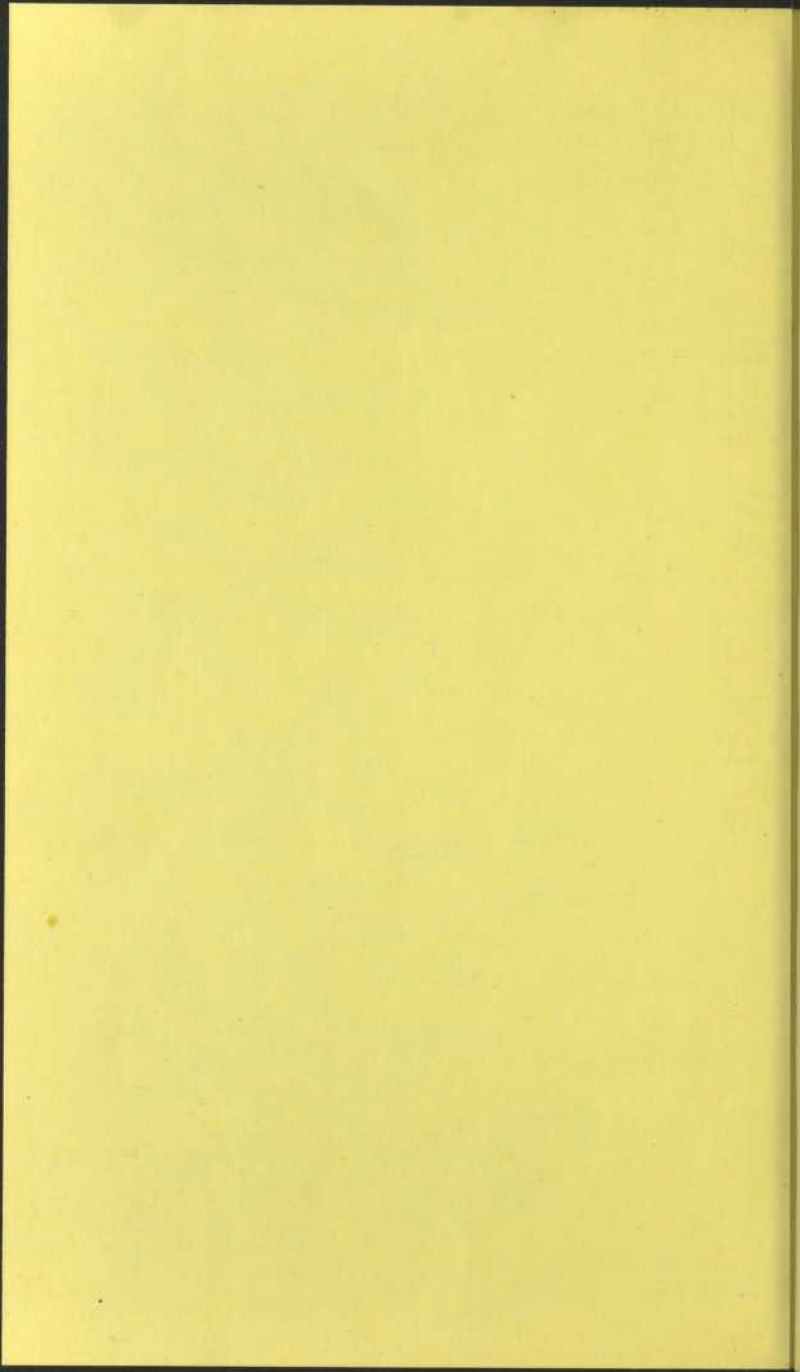
MONTRÉAL-14

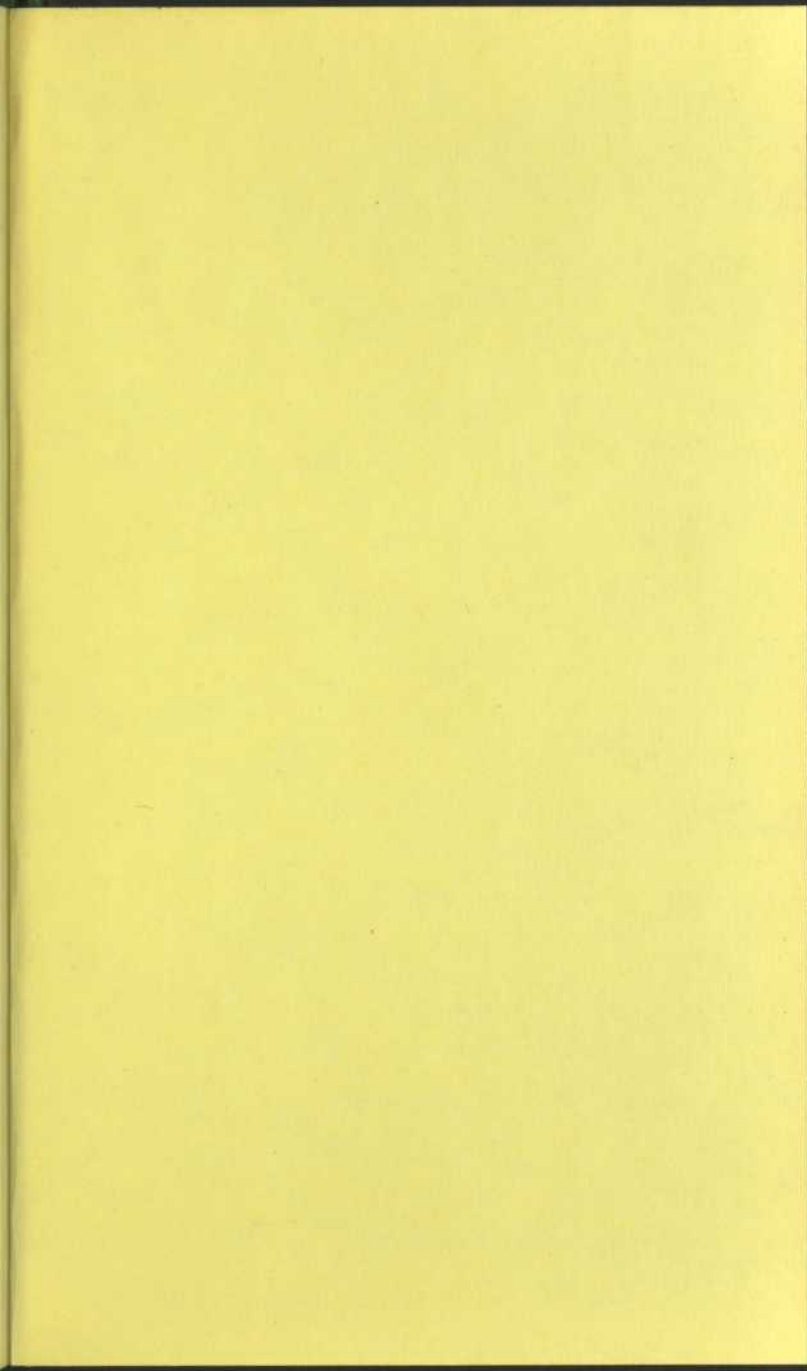
DUpont 8-5781 *

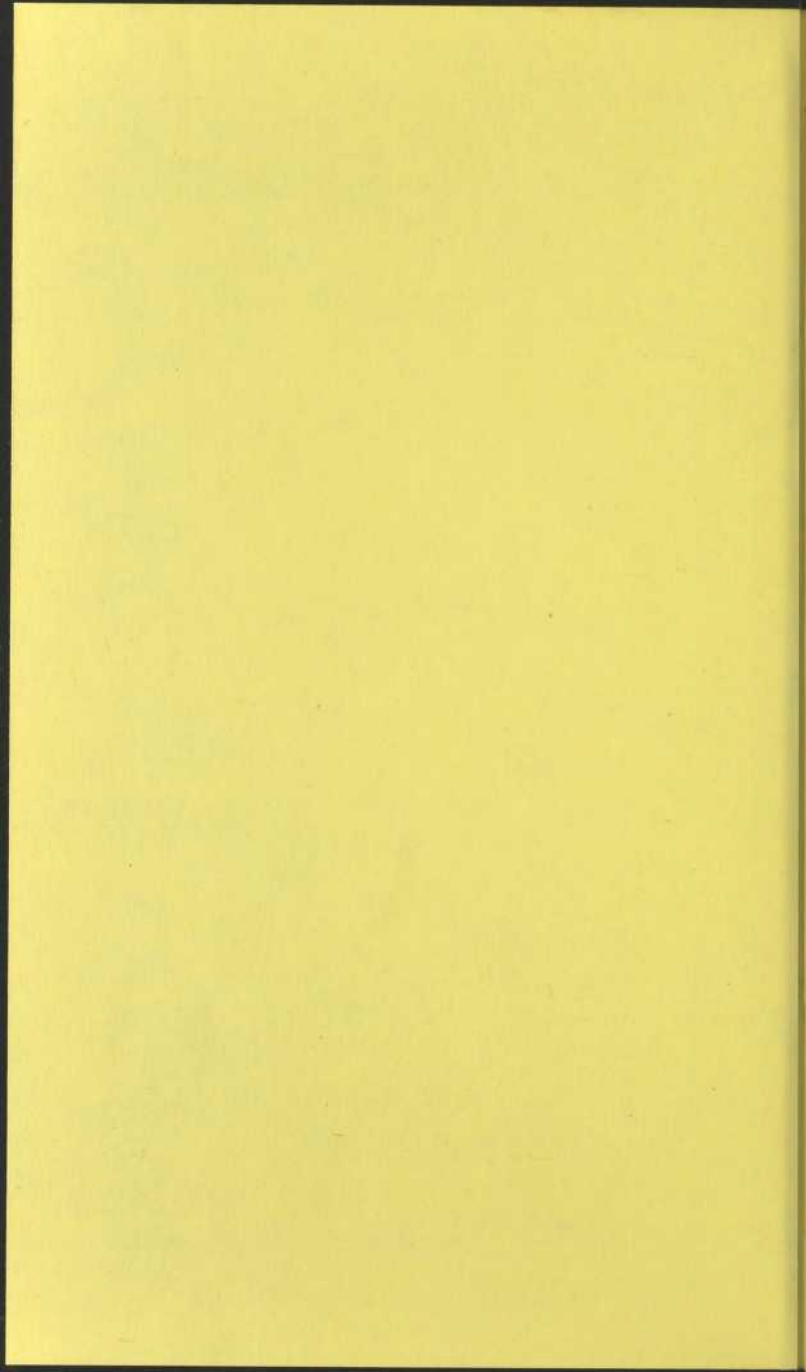


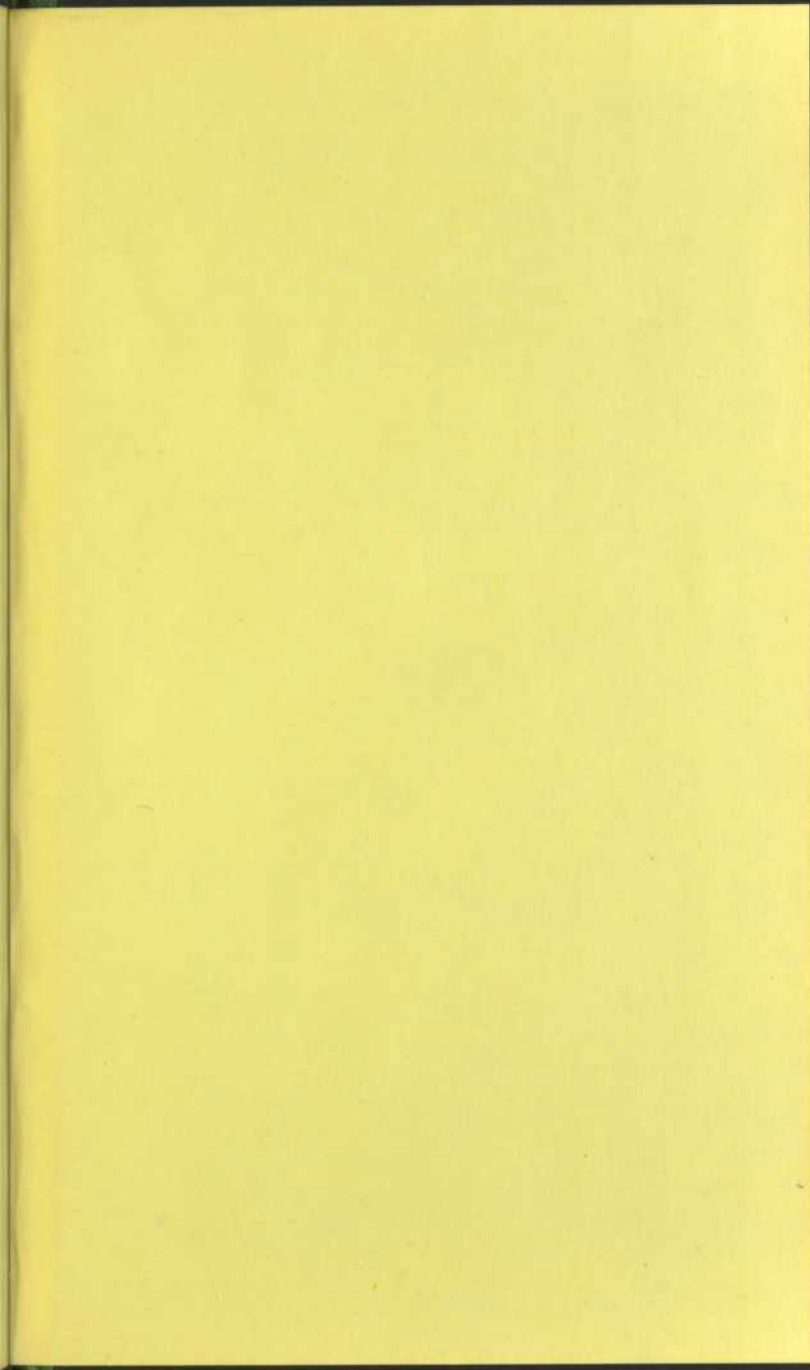


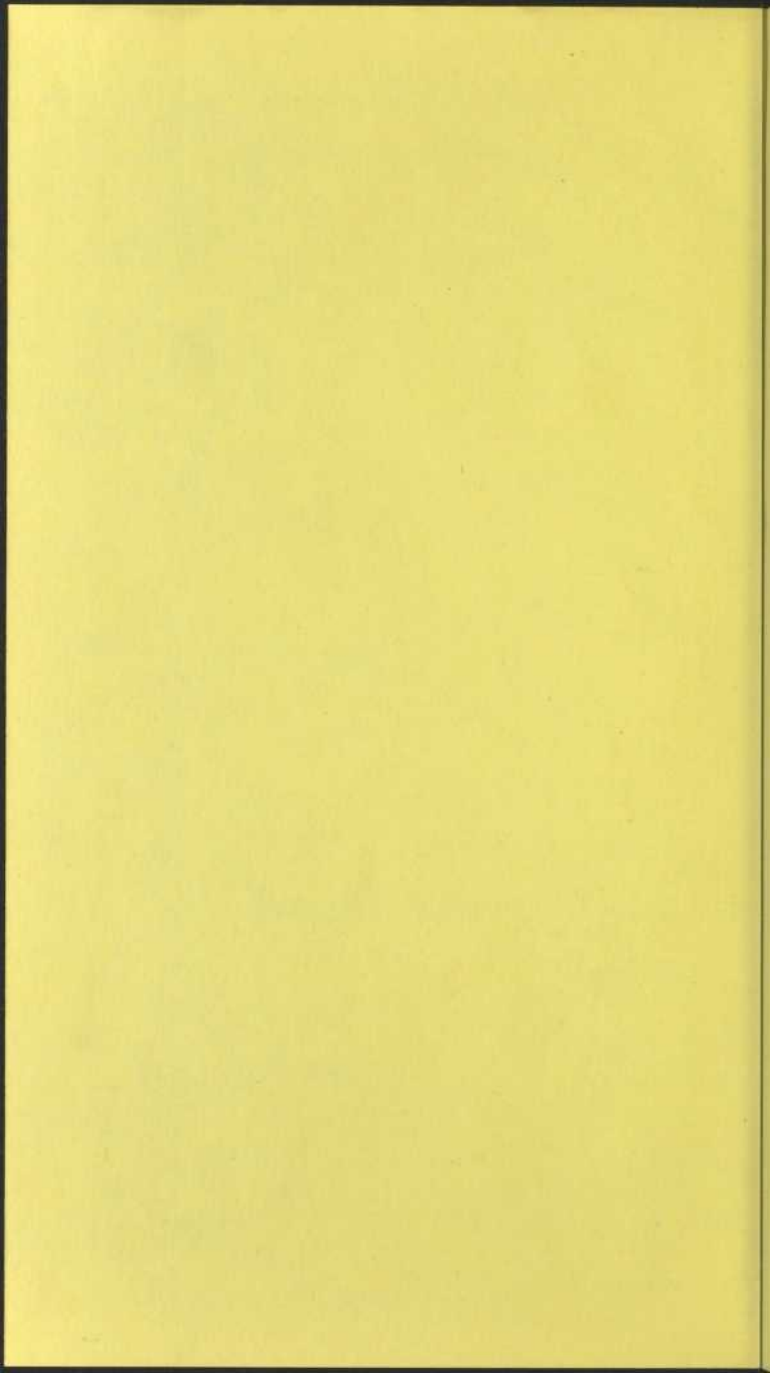


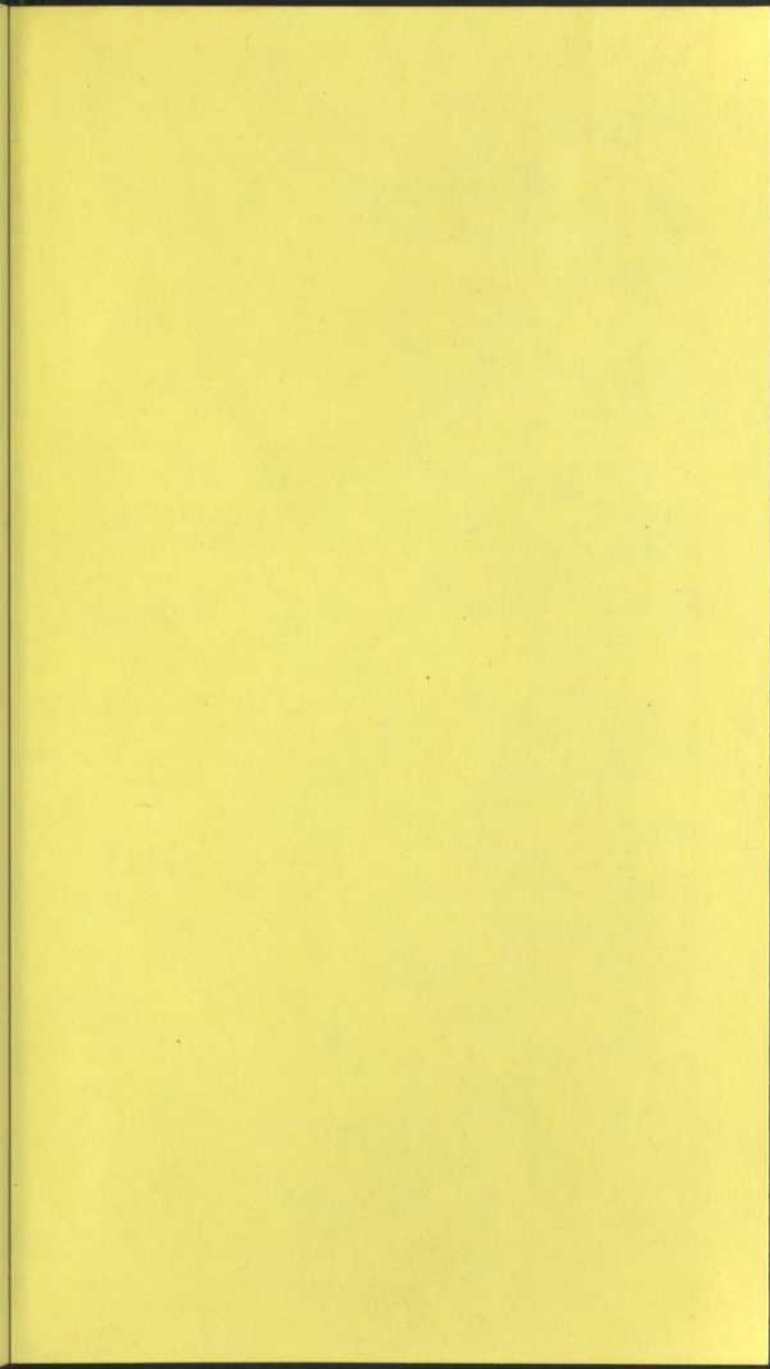


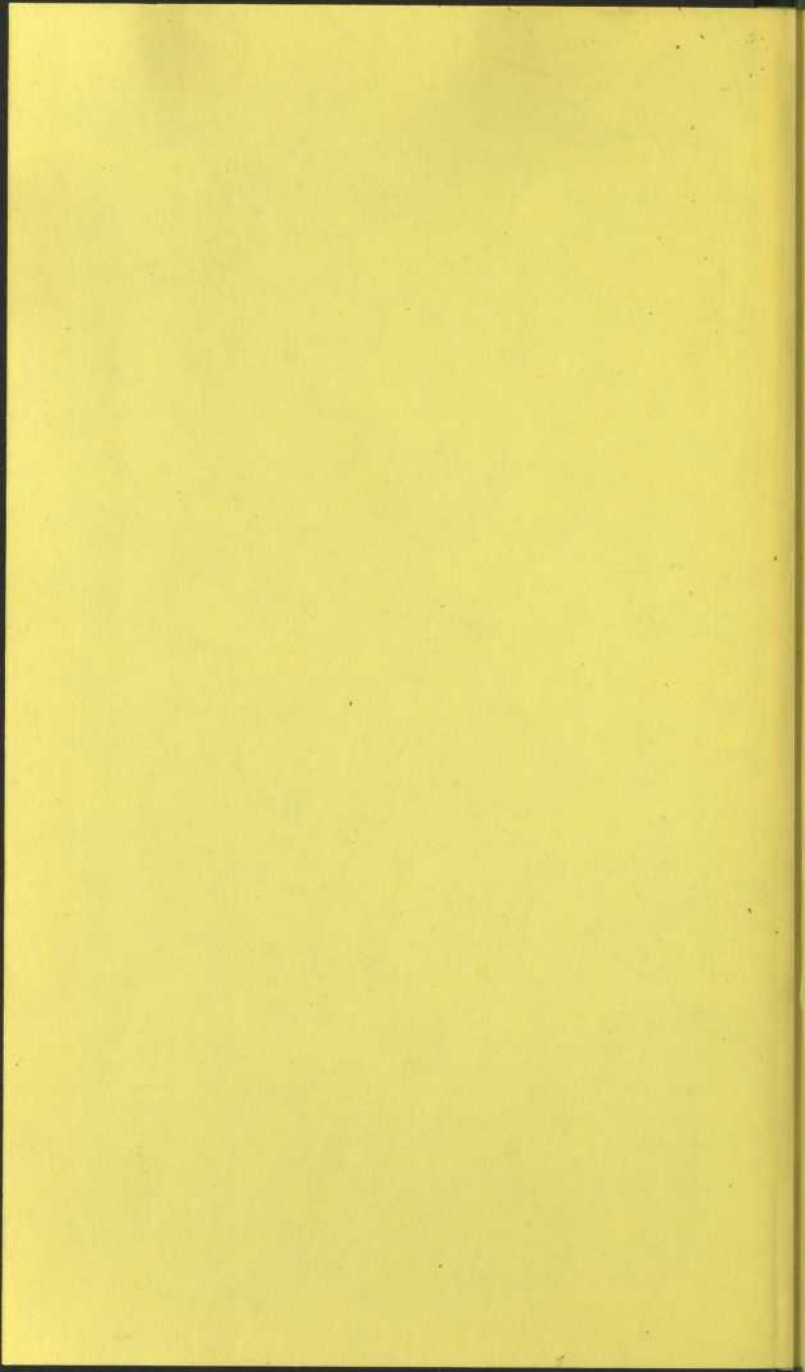


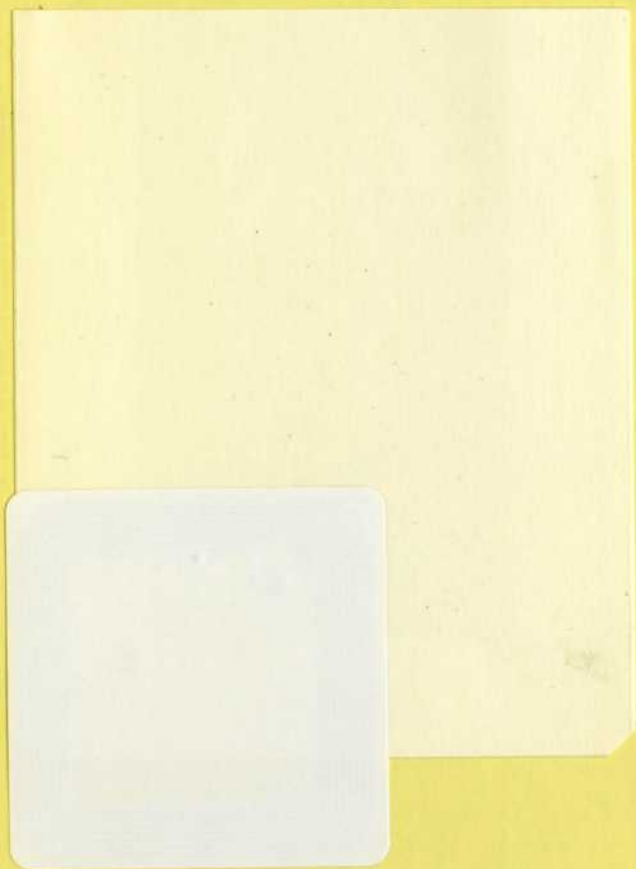




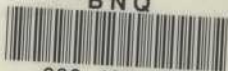








BNQ



000 435 495